

Académie de Béarn

Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau
www.academiedebearn.org

Bulletin de liaison n°44 : juin 2021

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial de Marc Bélit

Voici que se clôt le dernier bulletin de la saison et, espérons-le, du temps où nous connaissons le confinement. C'est l'occasion de se pencher sur son contenu et sur les contributions que nous recevons.

Certes, nous avons un peu changé les habitudes en sollicitant davantage nos Académiciens mais, constatons ensemble que les chroniques, les lectures, les centres d'intérêt des uns et des autres sont des plus divers, mais qu'ils convergent vers ce qui est notre souci : débattre des questions de la mémoire et du temps présent. Tradition et modernité, on ne saurait mieux dire. Nos anciens du reste à y bien regarder ne procédaient pas autrement avec les centres d'intérêt de leur époque.

On remarquera aussi que l'intérêt ne faiblit pas et que nos contributeurs ont pris goût à cet échange ouvert et non protocolaire, ni universitaire non plus au sens scientifique du terme. C'est donc d'échange intellectuel qu'il s'agit, comme le sont nos "conversations académiques" sur la base de l'écoute de la voix de chacun de ce qu'il ou elle a à dire du présent, du moment, des questions du temps long (jusqu'aux grottes pariétales) de l'histoire et de la mémoire, de l'amour du pays ou de celui de Dieu. Tout cela fait un monde, porte un monde au jour, fait signe aux autres qui écoutent, ou qui répondent. C'est au fond cela un échange fondé sur l'attention et le désir de parler aux autres.

Ceux qui nous liront plus tard pourront se dire : tiens voilà, c'était cela l'Académie de Béarn, cela et bien autre chose convenons-en, mais aussi cela ; des gens en dialogue dans la pluralité de leurs goûts, de leurs choix et de leurs convictions, de leurs curiosités et de leurs lectures. Ma foi, ce n'est pas si mal et je n'aurais pas espéré lorsque nous avons lancé ce pari qu'il eut une telle fécondité. Ce que nous avons fait et dit en cette période restera, et même les silences resteront pour

- 1 L'éditorial du Président
- 3 Ma classe de sixième,
Abbé Bégarie
- 9 Le vent souffle où il veut,
Jean Casanave
- 10 Au château de Pau : les
portières de tapisserie du salon
Bernadotte, Etienne Lassailly
- 12 Il y a 500 ans à Pampelune,
Bernard Berdou d'Aas
- 15 Le baptême à Rabat, Paul Mirat
- 18 Jacques Moulonguet (1891-
1979), T. Moulonguet
- 20 Le gave de mon enfance,
Alexis Ichas
- 22 Je suis de ce Pays, Eric Gildard
- 29 Un regard sur "la belle
époque", Alexis Arette
- 33 Présidentielle, quand les
fantaisistes affichent leur
candidature, Jean Marziou
- 36 Amour courtois et galanterie,
ML Casamayou
- 38 Evénement : 19 mai 2021 :
Ouverture du centre d'art
contemporain François Pinault
à la Bourse du commerce de
Paris, Marc Bélit
- 42 Romain Gary, toujours !
Thierry Moulonguet
- 44 A la recherche de l'âme
béarnaise, Docteur A.
Saupiquet, par P. Arraou
- 47 Les Pyrénées par monts et
par mots, Pierre Peyré
- 48 Conférence de M-A Gerbal,
Pierre Loti, voyageur inspiré

attester qu'il n'est pas si aisé que cela de faire groupe, communauté, assemblée, Académie en somme.

Je pense que nous aurons motifs de fierté lorsque nous lirons ces trois tomes du journal du confinement et qu'après cela, la voie sera ouverte pour aller plus loin, mieux et de façon plus concertée encore.

Je ne perds pas de vue que dans trois ans l'Académie qui en aura cent, fera l'objet d'une publication récapitulative de son histoire, de sa mémoire, de son ou ses trajets entre deux siècles, et j'espère que ceux-là même qui ont pris le temps et le goût de se manifester par écrit le feront à nouveau, pour un projet plus ambitieux encore.

Ma classe de sixième Georges Saint-Clair (Abbé Bégarie)

A Guy Ebrard

Comme il pleuvait en ce mois de juillet 1948 ! Et tandis que Bartali escaladait les cols dans la brume, comment n'aurait-on pas songé aux Grandes Vacances de l'année précédente où chaque jour l'air avait été feu, la splendeur absolue ? Je venais d'apprendre ma nomination au Collège Saint-Joseph de Nay comme professeur de sixième et, reclus dans ma chambre, je choisisais des morceaux destinés à servir de dictées – avec, pour chacune, une date déjà bien établie en esprit, dans une espèce d'obéissance à la discipline des saisons. Et je m'interrogerais aussi sur les trois ou quatre romans propres à agrémenter le dernier quart d'heure de mes classes. Comment, de cette recherche, aurais-je pu écarter *L'Île au trésor* avec Silver ; et sa béquille, terreur de mes neuf ans comme l'avait été pour le petit François-René la jambe de bois qui, par les nuits d'équinoxe, se promenait toute seule dans les corridors de Combourg ? Mais cela, je ne le savais pas encore. Donc *L'Île au trésor*. Et puis *Le Conscrit de 1813*. Le Conscrit avec monsieur Goulden, l'inoubliable horloger de Phalsbourg, précieux et précis, et comme chirurgical avec sa trousse. Quant au troisième, j'allais retenir *Le Grand Meaulnes*, si mystérieux avec son école entre la lampe et le galop rapide du feu dans le poêle, au bord des forêts. En somme, j'étais prêt.

Il y avait dans l'air les signes de la lumière déclinante. Le Pibeste venait de revêtir sa première huppe de neige. De ma chambre, je le contemplais comme Horace avait contemplé son Soracte, il y a deux mille ans. Tel je me revois au moment de rencontrer mes trente-quatre élèves, et de leur enseigner cette langue dont la robustesse si triomphalement militaire s'était accompagnée, tout le long de son histoire, de l'intrépidité pénétrante du fer.

Heureux collège où, fenêtres ouvertes, on sentait au fil des jours tantôt l'étable et les labours (en attendant les foins) et où les bœufs rasant le soir les murs de notre classe appartenaient plus à Virgile qu'à notre fermier Joseph Bonnassiolle. Se mettaient-ils à mugir : "Entendez-vous disais-je à mes petits ce *mugitusque boum* ? Eh bien ! sachez qu'il y a un poète d'aujourd'hui qui vient de faire de ce *mugitusque* tout bonnement le verbe *mugitusquer*. Il s'agit là, plus que d'une trouvaille, d'un enrichissement de la langue. Des bœufs qui mugissent, moi je trouve que ça manque de résonance. Mais des bœufs qui *mugitusquent*, voilà qui remplit l'espace. Évidemment, je leur tiendrais de tels propos assez longtemps après la rentrée d'octobre, quand déjà nous aurions parcouru un bout d'histoire romaine, ainsi que les premiers exercices de Petitmangin², si pleins de mots (*ager, silva, bos, ovis*) en rapport avec ces troupeaux du soir et ces bruits de charrue qui frôlaient nos murs, et que j'invitais mes élèves à confondre, un instant, avec ceux de la *Pax romana*. En attendant, le 28 août 1948, j'étais assis en face d'un

chanoine directeur tendu à me persuader (il s'était suffisamment renseigné sur mes goûts) qu'il ne faudrait pas que le sentiment de la nature entrât à toute force dans ma pédagogie³. Et je le comprenais d'autant mieux qu'il me présentait le manuel de français dont j'aurais à me servir : le *Crouzet* – que je connaissais : tous textes gris et désolés, juste bon à vous recouvrir d'un perpétuel mercredi des cendres du cœur et de l'esprit. Mais moi, alors que les saisons allaient partout remplir le cadre de nos fenêtres, je rêvais d'un recueil lequel – poumon qui respire – eût comme doublé notre collègue et sa géorgique étendue.

Or j'avais appris un peu plus tôt, par un *Figaro* antérieur à cette visite du 28 août, que divers professeurs, en exercice dans les meilleurs lycées parisiens, venaient de rassembler à l'usage des sixièmes, et sous le titre *Les Sensations*, des pages de Claudel, Giono, Gide, Proust, Jammes, Péguy, Valéry. Et tout cela – lumineux, terrien, odorant, sonore – assorti d'illustrations tirées, pour beaucoup, des impressionnistes. Aussi avais-je passé commande, à mes frais et à mon adresse de Pontacq, d'une dizaine d'exemplaires sans pressentir la menace de coup d'état permanent qu'à travers ce recueil on m'accuserait d'exercer contre l'aride et inévitable *Crouzet*. Très vite mes élèves allaient comprendre qu'il s'agissait là, mieux que d'un manuel de contrebande, d'un fruit défendu dont la libre circulation ne devait pas déborder les frontières de la classe. Et très vite moi aussi, j'allais sentir qu'une petite guerre – toute de traquenards, d'allusions, de pièges psychologiques – s'établissait contre moi. « Des sensations, des impressions, ça ne fait pas un savoir. C'est du flou que l'enseignement de Béga. De la grammaire, de l'analyse, tout est là. Et puis faire de Jammes un classique !⁴ » Car c'est vrai que, dès la Toussaint, j'avais soumis ma classe à divers exercices des *Sensations*, mais adaptés à la Bécasse de Jammes et surtout à son Lièvre. De quoi s'irritait mon supérieur. Et s'il avait su que, pour rester dans le ton des mes petits élèves, venus pour la plupart d'un milieu où l'on ne s'exprimait le plus souvent qu'en béarnais, je passais volontiers du lièvre à la lièvre. « Donc, comme leçon, vous prendrez dans *Le Roman de la Lièvre* les dix lignes à la suite de celles d'hier. – Mais, monsieur l'abbé, m'avait-on d'abord répliqué, on dit la lièvre... Sans doute, mais quand on s'appelle Francis Jammes, c'est l'oreille qui décide de tout et l'on peut, au delà de la lièvre, se promener dans la trèfle ou dormir sous une platane⁵ ».

Que de fois, à seule fin de rendre plus persuasifs mes commentaires, serons-nous allés dans le petit bois voisin, l'oreille attentive. En novembre, pour remarquer la justesse de Giono quand il parle d'un gland qui se détache, manque la première marche, trébuche et dégringole dans *l'escalier des branches*. En avril, y faire connaissance avec le coucou de Jammes, fidèle à donner *le même son de l'heure*. Ou encore, après quelque orage de printemps, nous montions sur la colline dite de la Vierge. Et l'un de nous, frappant du talon la prairie, à l'endroit le plus marqué de sa pente, on restait ensuite à écouter le bruit *d'affouillement* des eaux. Ce mot venu de Colette, quelle merveille ! à lui seul il crée une beauté sourde et profonde. On y descend jusqu'aux enfers. Ou mieux, comme

La Fontaine, jusqu'à l'empire des morts. J'avais remarqué qu'avec les enfants, il ne faut jamais être en-deçà, mais au-delà. Trouver le mot, leur disais-je, et puis le placer⁶.

Autant d'échappées buissonnières, qu'en raison de mon emprise sur les élèves, je pouvais conduire à travers un recueillement poétique digne de Rousseau, de qui je venais d'expliquer certains passages de la Vème *Rêverie du promeneur solitaire*. Et mes élèves et moi-même, d'avoir déjà suivi Jean-Jacques en train d'établir l'inventaire floral de son île, une loupe à la main et son *Systema naturae* sous le bras, on peut croire qu'il nous en restait quelque chose. Surtout j'avais détaché de cette *Rêverie* un mot – que je faisais sonner comme un ordre : SE CIRCONSCRIRE ! Pour être seul. Pour se chercher. Pour se trouver comme Robinson dans son île : car avant Vendredi, c'est soi-même qu'il trouve. Quelle attention dans leurs regards ! À coup sûr, ils étaient pris. « Suivez-moi au grenier qui est au dessus de ma chambre... Eh ! Eh ! doucement, n'alertons pas notre supérieur. » Et je leur révélais maintenant, locataire d'un vieux mécanisme à rouages, une araignée de bure et de soie. « Voyez-vous, c'est ça un grand artiste, un grand inventeur, quelqu'un qui se verrouille, qui furète dans son esprit comme l'araignée d'ici dans la rouille noire. Et attendre. Attendre. On comprend que Spinoza ait choyé les araignées. Il y trouvait son modèle. » Le lendemain, pour mieux fixer la chose, je leur montrerais le petit philosophe de Rembrandt⁷. « N'oubliez pas. Se circonscrire. S'appartenir. Être soi. Ne pas consentir aux formes de pensée inséparables de la masse et de la cohue. Se bannir du coudoisement de la fourmière. »

Les semaines passaient. Et voici qu'avec le deuxième trimestre, mon supérieur se persuadait plus sûrement qu'il avait affaire avec moi à un dangereux fantaisiste : qui venait de convertir les devoirs de la semaine en autant d'étapes d'un Tour de France où tout se passait à rebours. Au point qu'un devoir sans faute était noté zéro ; tandis qu'un autre, lourd de dix-huit fautes, se voyait attribué un dix-huit. Mais d'un dix-huit qui correspondait à dix-huit minutes. Il est aisé de comprendre qu'au bout des vingt et une étapes que durait chacun de nos Tours de France (il y en avait un par trimestre), le premier du classement général était celui qui comptait le moins de minutes. Et ceci encore : à la fin, le vainqueur perdait son identité de Cazenave, Dupont ou Dupouy pour ne s'appeler plus – en classe ou encore dans nos jeux de récréation – que Robic, Giono ou Fausto. Ou Bobet, dont on pressentait l'avenir. De plus, le règlement précisait que la version latine de la semaine (et seulement pendant la durée du Tour) représenterait toujours une étape de montagne – au bout de laquelle les écarts, c'est-à-dire les minutes, seraient multipliés par deux. À travers quoi, à chacun de se tailler un palmarès. Quant à remporter trois Tours de France comme l'avait fait un certain Philippe Thys en 1913, 14 et 20 – je présentais la chose tellement improbable que j'étais prêt à truquer les comptes afin que cette triple couronne ne vaille toujours qu'en perspective, et comme à l'état d'idéal. Il reste que même chez les plus paresseux, j'enregistrais une terrible envie de faire pétiller sa cervelle.

Et mon supérieur ? Il acceptait encore car, sous les dehors de la fantaisie, la discipline au sein de ma classe restait de fer. Et il appréciait. Mais pourquoi m'étais-je mis en tête que l'élève de la treizième place du classement général (variable d'un jour à l'autre, évidemment) se nommerait *Lahire* ? Comme le valet de carreau du jeu de cartes. Valet donc corvéable. Et c'est ainsi qu'à cet élève revenait le soin de tenir propre la caisse à papiers, de balayer la classe à la fin de la journée, de veiller sur la boîte à craie, etc. et de faire aussi *l'Horloge parlante*. Car nous étions à une époque où, dans nos collèges, le bracelet-montre était plus que rare. Pour moi, je disposais d'une grosse tocante qu'au début de la classe je confiais au Lahire du jour. Souvent je m'exaltais dans mes commentaires, surtout en classe d'histoire, à la suite d'Alexandre, Pyrrhus ou César, et soudain au souci du temps qui pouvait me rester encore, je m'arrêtais et, de la voix la plus neutre, je découpais ces syllabes : « *Lahire, donne-moi la heure.* » Et, Lahire répondait : « *Au troisième top, etc.* » Ce qui durerait jusqu'au jour où notre Supérieur, à qui revenait le contrôle du courrier des élèves, m'aborderait pour me demander de traduire en clair cette phrase par quoi l'élève venait d'attaquer sa lettre : « *Cher papa, avec Béga ça marche bien. Cette semaine j'ai été Lahire, et c'est moi qui donnais la heure* ».

Il reste que j'avais dans le corps professoral un ami de mon âge qui croyait en ce que je faisais au point que supérieur, me disait-il, il me confierait tout à l'heure l'enseignement du français jusqu'à la troisième. Il lui plaisait de me voir branché souvent sur l'invisible et j'aimais bien que le raisonneur serré qu'il pouvait être prît ma défense en toute occasion. Seulement il lui arrivait quelquefois d'aller trop loin dans les canulars. Or, invité avec quelques confrères dans un presbytère de la plaine de Nay, le curé de l'endroit lui avait demandé : « *Et que devient Béga ?* » Il avait répondu que le poète se portait bien, et tellement qu'il venait de proposer à ses élèves le sujet suivant : « *Huit heures en hiver sur la place de Nay. Un mégot sur l'asphalte. Brouillard. Le TPR démarre. La roue avant droite réduit le mégot à néant. Impression de la roue arrière-gauche.* » Ahurissement du curé. « *Et que dit Bergerou – Il encaisse, Béga étant irremplaçable quant à la discipline.* » Là-dessus rapport du curé au chanoine Bergerou qui se contente de lui répliquer qu'on exagère, que Béga n'est pas atteint de désordre mental et que s'il y a des mégots dans les sujets qu'il donne, il y a aussi de la neige, beaucoup de neige, et même tellement que les boulangers et les ramoneurs n'y peuvent plus se reconnaître. Car il arrivait que notre chanoine sût rire.

À quelques temps de là, alors que la machine à foin de la ferme Bonnassiolle nous enveloppait déjà d'une rumeur dorée de Grandes Vacances, mon Supérieur me convoquerait à son bureau. Et m'inviterait, ou plutôt m'obligerait, à pressentir l'avantage d'une chaire d'étude. « *Pas de copies à corriger, songes-y, mais des songes à recueillir, c'est une chance* ». Aussi la rentrée d'octobre me trouvait-elle pourvu d'un cahier tout de suite baptisé *Journal de bord*. Car ce n'était pas une plate-forme de surveillance, un caisson en bois dans quoi je monterais, mais (j'emprunte le terme qui suit à la marine) un bâtiment de recherche et d'exploration. Une espèce d'Astrobale.

Et c'est là que, fidèle à des latitudes et longitudes tout intérieures, j'irais chaque matin durant plus de trente ans, et à l'insu de tous, poétiquement m'accomplir.

NOTES

1. Maurice Fombeure.

2. Ces premiers exercices où, avec de petites phrases et le retour des mêmes mots, Petitmangin nous suggérait la vie rude des pâtres et des laboureurs du Latium – je les accompagnais souvent de quelques quatrains de notre meilleure poésie, et toujours en rapport étroit, quant à l'atmosphère, avec ce que nous venions de traduire. Tels les suivants :

*Tout en soupirant comme Horace
Je vois ramper dans le champ noir
Avec des reflets de cuirasse
Les grands socs qu'on traîne le soir*

*J'habite avec l'arbre et la plante
Je ne suis jamais fatigué
De regarder la marche lente
Des vaches qui passent le gué.*

De qui ? Hugo, évidemment, incomparable dans cette heure de crépuscule où rien ne reste dans l'air de la poussière dorée du travail.

3. Le chanoine Bergerou était ce directeur qui disposait d'une petite monnaie poétique laborieusement acquise, d'une année à l'autre, à travers les anthologies d'alors qui s'arrêtaient prudemment au seuil des Symbolistes. Qu'on puisse préférer aux clartés de la raison, je ne sais quelle magie diffuse provoquée par de subtils arrangements de syllabes et de contours, que pouvait en penser celui qui donnait sa préférence aux vers dont le sens tombe droit, en équerre sur la pensée ? Tel le suivant qu'il me citerait ce jour-là avec l'air d'un fanatique : *Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept*. On ne discute pas de tels monolithes. Il suffit que l'on porte en soi l'art délicat de cultiver l'élasticité des mots.

4. Mais, sinon Jammes, je savais Georges Duhamel beaucoup mieux accueilli par mon Supérieur. Aussi avais-je choisi, pour lui plaire, quelques pages des *Fables de mon jardin* « La Fourmière abandonnée », une merveille que mes élèves se plaisaient à réciter par cœur :

*Du bout de ma canne, je frappe rêveusement le sol. Et voici qu'une fourmi solitaire sort à pas lents – oui, à pas lents, – de la ville abandonnée.
Elle s'arrête et me regarde. Elle, dirait-on, contente de recevoir une visite. Je l'ai tout de suite reconnue : c'est le gardien de batterie. C'est le vieux sous-officier à qui l'on confie la surveillance des forteresses en sommeil. Je me penche et l'examine. La vieille fourmi marche péniblement. Je me penche un peu plus : je vois qu'elle fume la pipe et qu'elle lit un journal déjà vieux de plusieurs jours. Je m'agenouille et me penche encore : j'entends la fourmi qui se plaint à cause de ses rhumatismes. Si je reste un quart d'heure ici, je suis sûre que la fourmi va me prier de parler à son général : elle voudrait un peu d'avancement et la médaille militaire.*

5. Tous mots féminins, en béarnais. Trente-deux ans plus tard – en 1980 – certains après-midis de retenue, j'imaginerais de placer sous les yeux d'un élève, de l'espèce des bons naïfs, une vue aérienne de notre collège – mais d'un format exceptionnel avec châtaigneraies, dos de labours, replis de vallons, coins de ferme – et je lui confierais à voix basse, le tout posé sur mon pupitre : « *Je te donne un quart d'heure pour m'indiquer de la pointe du crayon, et qui se cache dans ce territoire, sinon toute la lièvre, du moins le bout de ses oreilles. Car tu sais qu'elle les a longues. Et si tu trouves, je te libère de la colle* ».

Par la suite, je renouvellerais cinq ou six fois la chose. Et chacun de mes chercheurs, avec non moins de sérieux que de surprise, trouverait toujours.

6. Placer le mot, c'est écrire. Cette formule célèbre, parfois je la faisais clamer par l'un de mes élèves, en même temps que, de Toulet, j'écrivais sur le tableau la phrase suivante : « *Moi, c'est dans le Béarn aux belles pierres que je suis éclos. L'air y est si pur, des montagnes, que c'est une volupté et presque une souffrance de l'y respirer seulement.* » Et je commentais : « *Écrivez l'air des montagnes y est si pur. Et plus rien ne passe, plus rien ne circule, plus rien n'emplit notre poumon. Car vous savez suffisamment de latin pour sentir que ce des montagnes n'est pas un génitif, mais un complément circonstanciel de lieu – e montibus – qui marque ici l'éloignement, la provenance. Car cet air, il nous vient du grand pic cassé du Gabizos, là-bas, regardez, il a touché à son cône un peu neigeux etc.* » En écrivant sa phrase ainsi, Toulet n'a pas voulu que l'air de nos Pyrénées, nous le sentions inerte de n'être qu'un mauvais génitif de manuel comme (*liber Petri*) le livre de Pierre – tout plat sous notre main.

7. En prévision de ma classe de sixième, j'avais chargé un ami, en séjour à Paris, de me ramener du Louvre – et des Flamands aux impressionnistes – les reproductions en cartes postales des toiles les plus célèbres.

8. Peut-être ou plutôt sans doute, en songeant au vers de Gérard de Nerval : « *La treizième revient, c'est encore la première* » – image du grand anneau du temps, du cercle de l'année à quoi je cherchais à rendre sensibles mes élèves. J'estime que pouvoir citer d'abord quelques-uns de ces grands hexamètres de notre poésie, où tient un espace illimité de la pensée, et en vivre ensuite, c'est quelque chose. De quoi on ne songe plus à se pourvoir aujourd'hui. Pour ma part, de combien de voyages manqués m'auront consolé ces trois vers de Boileau :

*Le bonheur tant cherché sur la terre est sur l'onde
Est ici comme aux lieux où mûrit le coco
Et se trouve à Paris de même qu'à Cuzco.*



M. Bertrand Dupin,
M. Morello, et M. Laban au
Parlement de Navarre.

« Le vent souffle où il veut »

Jean Casanave

Il caresse quand il se fait légère brise du soir.
Il siffle quand il se faufile dans la ruelle étroite.
Il chante à midi quand il annonce la pluie.
Il tourbillonne avec les feuilles mortes quand la bourrasque s'annonce.
Il décoiffe brusquement quand il rase le sommet d'un col.
Il hurle quand il s'engouffre dans la forêt nue.
Il enrage quand la vieille bâtisse paisible lui résiste.

« Tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit »
répondait Jésus à Nicodème (Jn 3, 8).

Oui, ainsi en est-il de la religieuse cloîtrée qui, toute habitée de ses frères humains,
s'enfonce un peu plus chaque jour dans le silence de Dieu pour capter son souffle
créateur et lui ouvrir les portes des emmurés.

Ainsi en est-il de la jeune maman qui chantonne le soir au creux de l'oreille de son
enfant. L'orage peut tonner, il ne bouchera pas la flûte des anges.

Ainsi en va-t-il des besogneux de tous les jours, de ces hommes et femmes du devoir
répété et au mieux accompli qui soutiennent et fortifient la vie de leurs frères.

Ainsi en va-t-il du cœur blessé par l'injustice et le mépris, qui hurle sa douleur à la
face de la terre et au visage du crucifié planté au carrefour des chemins.

Ainsi de celui ou de celle qui peine sur les sentiers escarpés, qui renverse les murs et
contourne les ruines et qui découvre au bout du chemin qu'un autre sommet
l'attend.

Ainsi en ira-t-il du prophète qui aura passé nos idées reçues au fil de sa parole
acérée mais qui sera transpercé par les flèches de notre suffisance arrogante.

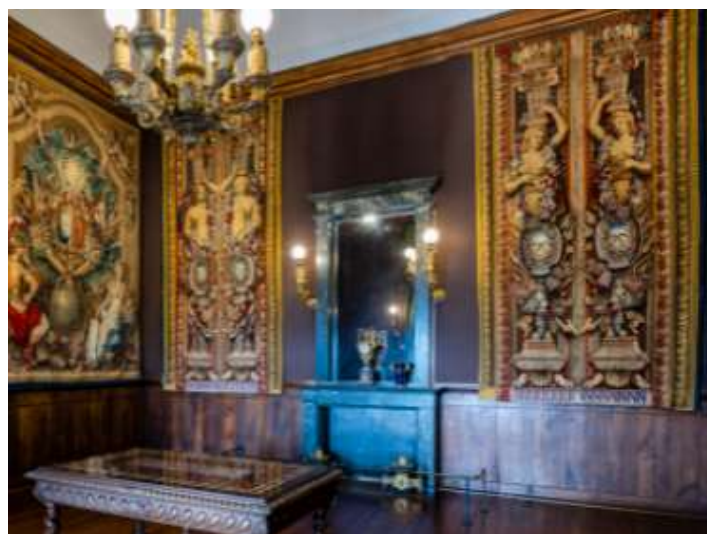
Ainsi en sera-t-il du sage, assis devant sa porte, dans la ruelle étroite, qui restera aux
aguets pour écouter, ne serait-ce qu'un instant, le son insaisissable du sens qui passe.

Ainsi de celui ou de celle qui se croyait chrétien et qui n'en finit pas de le devenir en
sachant qu'il n'y parviendra jamais...

Tous, je vous le dis, sont nés de l'Esprit parce qu'ils ne cessent jamais de naître et de
renaître...

Au château de Pau : les portières de tapisserie du salon Bernadotte, Etienne Lassailly

Le XVIIe siècle, dans sa pompe, sa rigueur de marbre mais aussi son mystère et sa poésie, se trouve aussi au château de Pau, dans le salon Bernadotte. Nous qui sommes habitués à l'aspect rassurant et familier des décors néo-renaissance qui entoure la légende bon enfant et chevaleresque du bon roi Henri, fleurant bon la campagne, le foin coupé, le cuir des bottes et le fumet de la poule au pot, nous voici face aux fastes à la fois impassibles mais aussi, paradoxalement, poétiques du Grand Siècle. Ici, point de paresse et de rêverie, nulle absence et point de songe, mais de la rectitude, de l'exactitude et de la perfection. Etrangement il en éclot une véritable émotion, comme un trouble devant une élégance définitive. Portières de la renommée ou du char du triomphe, le spectacle est saisissant, presque incisif. D'abord la tapisserie apparaît d'un coup, dans sa totalité pure, éclairée dans le demi-obscur de la vaste pièce. Immédiatement s'impose le contraste de formes et de couleurs si ordonnées, régulières et cohérentes, le contraste aussi de si claires symétries avec nos disharmonies et discordances modernes. Le dessin de certaines de ces tapisseries a été inventé et réalisé par Charles Le Brun pour le flamboyant Nicolas Fouquet.



Coupable aux yeux du roi de faner par comparaison l'éclat de sa renommée, le grand seigneur le plus riche de France se retrouve, à 46 ans, emprisonné. Et les artistes, écrivains, architectes et paysagistes qu'il protégeait... fort dépourvus. Ainsi de Jean de La Fontaine qui écrit et fait circuler son *Elégie aux Nymphes de Vaux* ce qui lui vaut quelques représailles, dont la suppression de sa pension par Colbert.

C'est à la poésie de cet amant des Muses que se pourrait comparer les admirables tapisseries du salon Bernadotte, non pas ses fables mais l'achèvement du délice solennel et prolongé, presque olympien de son poème *Adonis*, écrit en 1657. Oui, les Muses, sans aucun doute, se sont penchées sur ces fragments de tissus sauvés des ravages du temps par des soins attentifs et laborieux : la surprise et l'ajustement des formes et des couleurs, la symétrie et la composition harmonieuse des personnages et des objets, la douceur et la vigueur des mille détails, ne peuvent se trouver là sans que la poésie n'ait étendu ses rivages jusqu'à la Manufacture des Gobelins, ou celle, moins connue de Maincy, près de Vaux. Cette manufacture a disparu : elle n'a pas survécu à la disgrâce de son mécène.

La création d'une tapisserie et un grand poème suivent-ils le même cheminement ? Charles Le Brun, contemporain de La Fontaine, s'étaient sans doute rencontrés à Vaux. Le peintre conçoit son dessin qui deviendra tapisserie, comme le poète noue et entrelace sur la trame de son verbe l'ensemble ordonné, fini et toujours un peu mystérieux qu'est le poème. Et même s'y infiltre le fantastique qui stimule l'imagination du spectateur. Niché sous l'un des morions dont le cimier est une guivre (1) un être bizarre nous montre sa face de dugong tandis qu'au-dessus, une sorte de marsouin colérique nous regarde. Ainsi dans l'équilibre apparent, le caractère irréel de ces personnages un peu inquiétants suggère de brefs aperçus d'une sphère d'existence mentale propre au vertige de la poésie. Cependant, les procédés de composition ne sont pas étrangers à l'élégance achevée et à la puissance du charme qui se dégage. L'idée que l'application de certains schémas, certaines formules, certaines symétries puissent permettre d'accéder à la perfection est celle de tous les siècles, du grand siècle en particulier. Il est rassurant de penser qu'aujourd'hui encore le peintre du marquis de Belle-Ile est de plain-pied avec nous et que nous ne sommes pas si éloignés de lui, qui vivait il y a 350 ans.

(1) *Le pied sur quelque guivre où notre amour tisonne*

Je pense plus longtemps, peut-être éperdument

A l'autre, au sein brûlé d'une antique amazone (Mallarmé, Hommages et Tombeaux)

Il y a 500 ans à Pampelune... **Bernard Berdou d'Aas**

La capitale navarroise, Pampelune, tombe aux mains de Ferdinand II d'Aragon (dit *le Catholique*), le 24 juillet 1512. Les commentateurs de l'époque soulignent le départ soudain des souverains béarnais. Jean d'Albret et Catherine de Foix-Béarn viennent se réfugier en Béarn.

Quelque temps plus tard, c'est toute la Haute-Navarre qui se trouve sous la férule du *Catholique*. Le coup est rude pour Jean et Catherine, d'autant plus que le pape Jules II les excommunie dans la foulée pour leur alliance avec le roi schismatique français Louis XII. C'en est fini de *l'Infra-Puertos* (Haute-Navarre) !

Ferdinand d'Aragon exige même la venue à la cour d'Espagne du fils héritier, le jeune Henri (le futur Henri II de Navarre, père de la reine Jeanne et grand-père du roi Henri III de Navarre et Henri IV de France), pour prévenir toute tentative béarno-française en Haute-Navarre. Par chance, Henri ne s'y rendra pas ; il ira rejoindre à partir de 1515 et ce, jusqu'en 1520, la cour de France.

L'avisé Nicolas de Bordenave nous tient ce langage : François 1^{er}, roi de France très peu de temps après la mort de la reine Catherine de Navarre fit venir son fils Henri « *pour le faire nourrir* ». En vérité, le monarque français redoutait avant tout « *quelque traité alliance avec Charles, roi d'Espagne* » (Charles Quint). Pour recouvrer ses droits perdus sur *l'Infra-Puertos*, Catherine songeait, en effet, à sceller une alliance avec ce dernier ; une union matrimoniale entre son fils Henri et une sœur de Charles.

L'affaire s'était éventée et avait effrayé la couronne française. Désormais, on surveille de près le souverain béarnais et roi de Navarre.

Durant son séjour à la cour de France, Henri II d'Albret s'est lié d'amitié avec le jeune François d'Angoulême. Ce dernier est devenu en 1515 roi d'un des pays les plus puissants d'Europe. Henri a vite compris tout l'intérêt qu'il pouvait tirer d'une si bonne entente avec François 1^{er}.

Au tout début de l'année 1520, une nouvelle tension entre François 1^{er} et Charles Quint donne à Henri des raisons d'espérer.

Profitant de désordres en Castille fomentés par des opposants à Charles Quint, François 1^{er} envoie au printemps 1521, André de Foix, seigneur de Lesparre, à la tête d'un corps expéditionnaire en Haute-Navarre. Il s'agit pour Lesparre de récupérer la partie du royaume de Navarre usurpée par Ferdinand.

Lesparre se présente devant Saint-Jean-Pied-de-Port et s'en empare sans grande difficulté. Les troupes béarno-françaises dévalent les Pyrénées et s'engouffrent dans l'*Infra-Puertos* pour se présenter devant Pampelune.

La bataille s'engage devant les murs de la capitale navarraise, laquelle ne résiste guère. L'affrontement aura raison de ses défenseurs contraints d'ouvrir les portes de la ville. C'est un triomphe pour Lesparre qui y est accueilli comme un sauveur.

Cependant, la citadelle de la ville ne se rend pas. Une poignée de soldats, aguerris et déterminés, sont prêts à sacrifier leur vie. L'un d'entre eux est un jeune basque, né dans le château familial dans le quartier de Loiola, à Azpeitia, en Guipuzcoa. Il s'appelle Ignace de Loyola ; il est le fils d'un petit aristocrate dont la famille a fait allégeance à la maison de Castille. Il a été tour à tour page à la Cour de Ferdinand d'Aragon, secrétaire du trésorier général de Castille puis au service du duc de Najera. Il fréquente alors la cour à Arevalo où il sied à un jeune homme de sa condition de paraître. Il suffisait en ce temps de porter beau. Il dira plus tard concernant cette période de dix années passée à la cour de Castille qu'« *il fut un homme adonné aux vanités du monde* ».

Il a à peine trente ans lorsqu'il se trouve à Pampelune. Sa passion pour les armes et son devoir de servir, l'amène avec une centaine de compagnons basques à défendre la cité de Pampelune. Son portrait physique tel que décrit par François Sureau dans son *Inigo* ressemble à celui d'un peintre anonyme que l'on peut voir aujourd'hui à Versailles (Musée des châteaux de Versailles et de Trianon). C'est un homme « *au poil noir* », avec un profil affilé, doté d'un regard perçant et décidé. C'est un meneur d'hommes, cherchant sur le champ de bataille la renommée du soldat accompli.

Le 20 mai 1521, les troupes de Lesparre attaquent la citadelle. On fait jouer la canonnade qui met à mal les murs de l'ancienne forteresse. Un front est ouvert obligeant les défenseurs à prendre des risques pour stopper la *furia* française. Ignace est de ceux-là, et goûte peut-être pour la première fois de la peur du guerrier.

Les canons de Lesparre poursuivent leur œuvre, labourant inlassablement l'espace, au plus près des assiégés. Tenir pour Ignace de Loyola était sa raison d'être. Les assaillants surgissent et Ignace se lance alors dans un corps à corps lorsque tout à coup un boulet de canon le stoppa net. Il est gravement blessé à la jambe. La souffrance est telle qu'il perd connaissance, le privant sûrement d'une mort en gentilhomme. Sur ordre de Lesparre, il sera soigné par un chirurgien français.

Pampelune est défaite et se rend à Lesparre. La victoire sera cependant brève car ce dernier sera piteusement vaincu l'année suivante en se repliant vers les Pyrénées, à

Noain. Les troupes espagnoles n'avaient plus qu'à filer sur Roncevaux, reprendre Saint-Jean-Pied-de-Port avant de menacer directement la vicomté de Béarn.

Ignace de Loyola, lui, avait choisi une autre route, en tous points différentes de celle qu'il avait choisi antérieurement.



Anonyme français
Portrait d'Ignace de Loyola
Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon

Le baptême à Rabat, Paul Mirat

Il y a quelques jours, André Branger, chargé de la publication du *Bulletin des Amis de Nay et de la Batbielle*, m'a remis un petit dossier d'articles de presse parus en Béarn et au Maroc, en 1925 et 1941, concernant deux familles béarnaises aux « parrainages » surprenants ; l'une est Nayaise quand l'autre est de Meillon. Au fait de l'intérêt que je porte naturellement à ces deux communes, André m'a confié le fruit de ses recherches dans le but de les publier, qu'il en soit à nouveau amicalement remercié ici.

De 1870 à 1920, la France connaît un décrochage démographique inquiétant. En 1922 par exemple, il naît 760.000 Français contre 1.450.000 Allemands et 1.160.000 Italiens. *Il faut faire naître*, titre en 1924 la revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française. Un programme d'action voit le jour, « La Dotation pour les Familles Nombreuses », association nationale, en sera le bras armé. Elle sera représentée en Béarn par l'association « Pro Familia », fondée et présidée par le Dr Valéry Meunier avec pour but d'aider financièrement les parents de familles nombreuses. Comme le signale le célèbre médecin palois dans son discours de circonstance : « Permettez-moi de vous rappeler l'origine des fonds qui ont permis d'établir le concours et les prix de la « Dotation » : l'idée fondamentale de cette œuvre a été de faire concourir au relèvement de la natalité toutes les personnes qui, n'ayant pas d'enfants ou n'en ayant que peu, mais étant animées de sentiments généreux et patriotiques, voudraient par leur participation financière, encourager et honorer ceux qui en ont eu beaucoup et s'acquitter ainsi, dans une certaine mesure, de la dette contractée vis-à-vis des familles nombreuses . »

La liste des généreux donateurs, imprimée dans le journal, montre que M. Meunier collectait des dons auprès de personnalités paloises, commerçants, élus, notables, et sollicitait également les membres de la prestigieuse colonie anglo-saxonne installée en Béarn.

Le *Patriote des Pyrénées* nous apprend que le 11 janvier 1925, à 16h, accompagné du maire M. Berchon, le Dr Meunier est à Nay où il vient remettre son Prix annuel de 10.000 F à M. et Mme Julien Cancé, parents de vingt enfants, dont treize en vie à l'époque. Le journaliste nous décrit la scène : Julien, sa femme et leurs dix plus jeunes enfants « forment un groupe magnifique où tous respirent la santé physique et morale, jolis enfants aux joues pleines, aux beaux grands yeux un peu étonnés, aux francs regards qui se plantent tout droits sur les visiteurs ».

Le Dr Meunier fait l'éloge de M. et Mme. Cancé, « modèles d'ordre et de vaillance ». Il loue le maréchal-ferrant, « ouvrier consciencieux et intelligent », et lui remet les dix billets de mille francs en précisant « le désir que cet argent fût employé, si possible, non aux besoins quotidiens, qui bien vite les absorberaient et les volatiliserait sans qu'ils laissent de trace, mais à améliorer, à élever la situation de la famille. M. Meunier prêchait un converti. M. Cancé avait, en effet, les mêmes préoccupations et la

délégation Pro Familia eut le plaisir d'entendre l'exposé de projets qui réaliseront pleinement ses désirs ».

La famille Cancé avait déjà eu l'honneur, quelques mois au paravent d'apprendre que le président de la République, Gaston Doumergue, avait demandé à être le parrain du dernier enfant du couple, Gastounette Cancé, née le 4 août 1924.

Le deuxième Prix Pro Familia, également de dix mille francs, sera décerné quelques jours plus tard à Pierre et Maria Péré, cultivateurs à Meillon, parents eux aussi de treize enfants. Escorté du maire, du curé et de l'instituteur, le Dr Meunier se rend à Meillon où l'attend la famille Péré, dans une vaste maison au cœur du village. C'est la petite Germaine, alors âgée de huit ans qui, avec beaucoup de cran, va adresser un compliment naïf et malicieux à ce bel aréopage :

« Bonsoir tout le monde,

Je ne suis pas la plus petite, ni non plus la plus grande et pourtant c'est moi qui dois vous faire un compliment... Moi, je ne suis ni grande ni petite, je suis moyenne. Les moyens, se sont les braves gens, dit-on. Aussi je vais vous faire un compliment.

Papa et maman vont être joliment contents de recevoir, grâce à vos bontés, dix mille francs. Jamais ils n'ont eu autant de sous dans la poche ».

Puis Germaine s'interroge sur la destination de cette somme. Bicyclettes pour les garçons et poupées de rêve pour les filles ? Elle continue : « Grand-mère voudra plutôt que l'on achète un champ. Oui, oui, pour nous faire travailler, mais aussi bien manger. Eh bien vive le champ de grand-mère ! Vive Monsieur le Président et toute la compagnie ! que Dieu vous protège. Merci à tous. Emile – un petit frère mort il y a quelques mois à peine – priera pour vous du haut du ciel ! Vous méritez un compliment. Voilà pourquoi je l'ai fait ». On imagine sans peine le beau succès que la petite Germaine s'est taillé ce jour-là.

Nous revoici à Meillon, en juillet 1941 : à la suite d'une consultation nationale, Maria Péré qui, seize ans au paravent avait reçu le prix des mains du Dr Meunier, apprend qu'elle vient d'être choisie par la comtesse de Paris pour être la marraine d'un des jumeaux, Jacques et Michel, nés au Maroc, et dont le baptême doit être célébré en la cathédrale de Rabat le 27 juillet. Le 23 juillet, la presse paloise titre : « C'est dans une belle famille béarnaise de Meillon, que le Comte de Paris, héritier d'Henry IV, a choisi la marraine de l'un de ses jumeaux ». (1)

Avant de quitter pour la première fois sa nombreuse famille et d'embarquer pour Alger, Maria ajoute une bouteille de Jurançon et une belle gousse d'ail à ses malles. Elle est à la gare de Pau le 20 juillet où l'attend le train pour Marseille. De là, elle embarque pour Alger. Suit un long périple en train, dans une chaleur d'enfer. A la grande stupéfaction de Maria, ce sont le comte et la comtesse de Paris qui l'attendent en gare de Rabat. A cinq heures de l'après-midi, la famille de France au grand complet, entourée des

parrains, se retrouve à la cathédrale de Rabat où l'évêque, monseigneur Lefèvre, célèbre « en grande pompe et devant un millier de monarchistes fidèles venus des quatre coins du Maroc, le baptême de Jacques et Michel,(2) ».

Depuis quelques jours, la canicule et un fort Siroco s'abattent sur Rabat. « Il a fait ce temps-là jusqu'à leur baptême, le 27 juillet, mais finalement ils ont très bien supporté cette épreuve. Le grand jour venu, les parrains, marraines et la famille de France se retrouvent au restaurant de l'hôtel Balima pour un déjeuner offert par le comte et la comtesse de Paris. A 14h30, il est procédé à une répétition. A 16h30 les parrains et marraines sont conduits à leurs bancs et durant toute la cérémonie, quelqu'un se chargera de les avertir de tous les déplacements qu'ils auront à faire. » L'émotion de Maria doit être à son comble.

D'après *Le Petit Marocain*, « le plus fort tirage des quotidiens du Maroc paraissant le matin », du 28 juillet 41 : « La cathédrale de Rabat ne peut contenir la foule massée dans la nef, sur le parvis et sur la place, venue acclamer les enfants de France. Les cloches sonnent à toute volée, les Scouts forment des barrières d'honneur contenant la foule impatiente. Le comte et la comtesse de Paris, entourés des parrains, des marraines et de la duchesse de Guise, sortent de la cathédrale accueillis aux clameurs de la foule : « Vive la France ! Vive Pétain ! ».

Une touchante correspondance a uni Maria à son filleul. Elle a été restituée à la famille de France lors des célébrations du quadri centenaire de l'avènement d'Henri IV, en 1989.

(1) : *Patriote des Pyrénées*, 23 juillet 1941. Maria Péré sera la marraine de Jacques, Jean, Youroslaw, Marie d'Orléans, né à Rabat le 25 juin 1941.

(2) : *Tout m'est bonheur*, Isabelle, comtesse de Paris, Robert Laffont 1978

Jacques Moulonguet (1891-1979), un béarnais de coeur Thierry Moulonguet

À propos de mon grand-père paternel !

Le nom Moulonguet vient d'un lieu dit du canton de Lembeye. C'est dans l'une des maisons de notre famille, à Moncaup, que mon grand père avait établi ses bases pour l'été. Lui même était né à Amiens , où son père, un grand médecin, s'était installé après ses études . Il était très sportif, pratiquant le football et la boxe . On peut se rappeler à cet égard que le stade d'Amiens s'est longtemps appelé « le stade Moulonguet » , mon arrière grand-père ayant présidé l'association sportive qui a lancé l'aménagement de celui-ci.

Mon grand-père a survécu à la guerre de 14-18 qu'il a effectuée comme artilleur, non sans avoir souffert d'une grave blessure causée par un éclat d'obus . Après la guerre, il a poursuivi une belle carrière d'ingénieur à la compagnie française des métaux . Il a continué à venir régulièrement à Moncaup . Une année, et c'est resté dans les annales familiales, il a décidé de rallier le Béarn depuis Paris en bicyclette : cela lui a pris 8 jours et il est arrivé totalement épuisé après avoir essuyé une grosse tempête dans les Landes. Avec ma grand-mère , Jane Moulonguet, ils ont acheté une maison à Saint Jean de Luz pour recevoir leurs petits-enfants. C'est là où j'ai passé mes vacances d'enfant et où je l'ai connu, C'était un homme austère mais bienveillant. Il était d'une grande exigence envers lui-même et qu'il transposait aux autres. Il était un puits de science et appréciait de partager ses connaissances avec nous aussi bien dans les domaines scientifiques que littéraires. Il avait quelques idées force qui l'ont accompagné tout au long de sa vie et qu'il explicitait lors des déjeuners familiaux...où la contestation n'était pas vraiment à l'ordre du jour.

Je me souviens notamment :de la nécessité de baisser les taux d'intérêt pour relancer l'investissement. Chaque nouveau ministre des finances avait droit à une lettre très circonstanciée à l'appui de cette proposition. Il serait heureux de savoir que l'époque actuelle est allée même au-delà de ses attentes, de l'intérêt de développer l'intéressement et la participation pour mieux équilibrer le partage de la valeur entre les parties prenantes de l'entreprise. Il était sur ce plan bien en avance sur son temps et il y a encore du chemin à faire dans cette direction. La loi PACTE portée par Bruno Le Maire et qui élargit les possibilités d'intéressement et de participation aurait certainement été vue favorablement par lui. Il lui aurait écrit pour l'inciter à aller plus loin- de la recommandation tactique donnée à chaque nouvel entraîneur de l'équipe de France de football de « passer par les ailes ». Nous parlions des matchs ensemble, en écoutant le commentaire en direct à la radio ou en lisant le compte rendu du lendemain dans l'Équipe , et invariablement on en revenait , en cas de défaite, à

l'impératif de passer par les ailes. Le soir même une nouvelle missive était postée.... on écrivait alors beaucoup !

Beaucoup d'autres souvenirs pourraient être évoqués : ces départs à l'aube pour parcourir à bicyclette les cols du Pays Basque, les traversées de la baie de Saint Jean de Luz à la nage qui inquiétaient si fort ma grand-mère, l'odeur de la vieille 15 dans laquelle il nous emmenait pour les ballades en montagne , les dessins qu'il ramenait de ses nombreux voyages, les recherches mathématiques qu'il poursuivait pour son plaisir. Il reste pour moi un grand humaniste, portant une conception élevée de l'homme, un esprit curieux toujours en mouvement et d'une curiosité jamais satisfaite, convaincu de la puissance de l'écrit, heureux de ses racines béarnaises qui ancrèrent son exigence.

Le gave de mon enfance

Alexis Ichas



Le gave au Bidala à Auterrive.

Le gave de mon enfance

*J'ai vu le gave mirailier de mille reflets d'argent,
 J'ai vu le gave se troubler sous la pluie et se mettre à gronder,
 J'ai vu des grand-mères leurs petits enfants à la main, chapeau de paille sur la tête,
 J'ai vu de lents troupeaux de vaches paisibles allant y boire,
 J'ai vu des saumons se reposer avant la nouvelle étape,
 Des brochets comme suspendus dans la clarté de l'onde,
 J'ai vu des adolescents y sauter bruyamment en éclaboussant tout,
 Des hérons solennels piochant dans les cailloux du fretin invisible,
 J'ai vu des pêcheurs solitaires à mi-cuisse au milieu du gave,
 Des enfants cherchant de vertes anguilles sauvages,
 J'ai vu des sangliers le traversant au soleil couchant,
 Des chevreuils pressés et craintifs la tête hors de l'eau,
 Des loutres virevoltant sans cesse,
 J'y ai vu se refléter tous les spectacles du monde.*

*Je sais que des Poilus sont allés le voir avant de rejoindre Verdun ou le Chemin des Dames,
 Je sais qu'on y va pleurer des êtres aimés ou des amours perdues,
 Je sais qu'on le cherche des yeux d'un pont ou d'un champ,*

*Je sais que Toulet l'appelait le mystérieux fil d'argent,
Que Jammes, Taine, Navarrot, Lieutaud et tant d'autres se sont assis sur ses rives,
Que Manet l'a peint quand il est venu en Béarn,
Je sais qu'on y joue de la guitare les soirs d'été,
Que l'on y chante, y passe des moments de gaieté et d'espoir,
Je sais que les amoureux s'y trouvent à l'abri,
Qu'avant un grand voyage on va le contempler,
Je sais qu'on amène aux mourants éloignés une fiole du gave de leur enfance,
Je sais que le gave porte le son des cloches des églises,
Qu'il a porté en Béarn le bruit des canons de la guerre d'Espagne,
Je sais que le gave n'est pas une rivière mais un témoin vivant.*

*Je connais des êtres magnifiques en parler comme s'ils étaient des poètes,
Je connais des passionnés le nettoyer, l'embellir, le défendre sans se vanter,
Je connais des cœurs humbles assez forts pour déplacer une montagne,
Je connais des gens qui s'endorment à son bruit qui ne dérange pas,
Je connais des hommes et des femmes qui ont vu le jour en l'écoutant,
Je connais des malheureux qui ont choisi de l'embrasser,
Qui volontaires ont revêtu un linceul de clarté et d'argent,
Je connais des toujours-enfants qui y cherchent encore leur maman,
Qui déposent en pleurant des pétales de boutons d'or,
Je connais des êtres éloignés du Béarn qui pensent à encore à lui,
Je connais des prêtres solitaires qui y vont lire ou prier,
Je connais des âmes éperdues au pied de Notre-Dame du Séqué ou Notre-Dame des Gaves.*

*J'entends des enfants « On va au gave » et des parents répondre « Faites attention ».
J'entends le bruit sourd du gave en hiver à la fonte des neiges,
J'entends « Boune May dou Boun Diu en tout mechant passagje »,
J'entends la voix de ceux qui jouent, qui plongent, qui fanfaronnent,
J'entends des moniteurs dessaler au milieu du gave pour épater,
J'entends le geai clamer sous les frondaisons,
J'entends des touristes dire « on se croirait au Canada »,
J'entends demander « ça veut dire quoi gave ? ».
J'entends le coup sec du fusil qui décharge,
J'entends le bruit des palombes glisser au-dessus des bois sombres,
Des galets ricocher d'une rive à l'autre sous les éclats de rire.*

Le gave est une histoire vivante. De l'âge de bronze des grottes de Sorde, aux canoës et kayacs de nos temps, il fascine par ses spectacles toujours changeants.

*Il est le Béarn à lui tout seul.
Le gave au pied de le Pène de Mû à Castagnède.*

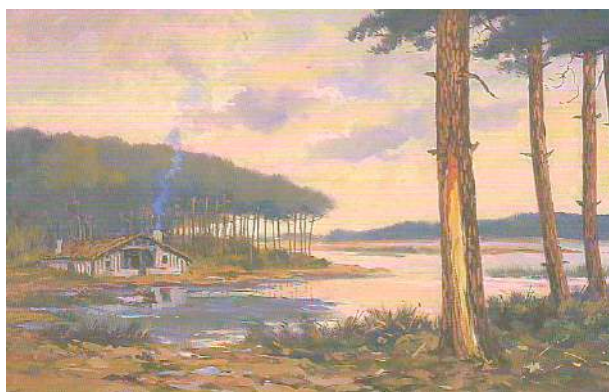
Je suis de ce Pays ...

Eric Gildard

Je suis de ce pays d'audace secrète et de sérénité, où le temps chante le bonheur simple, où l'on attend en silence, respectant la terre, le ciel, le lever et le coucher du jour, les saisons qui s'empilent jusqu'aux vacances de l'été en bousculant nos traditions, en les anéantissant faute d'être reprise par les nouveaux arrivants... celles de la « pelère » du cochon, véritable fête de famille, de voisins, d'amis, rêvant de boudins et de jambons suspendus, mais aussi celle de l'*espérouquère* ou *despourguère* ou *despelouquère* c'est selon... qui réunit les « donneurs de coups de main », le soir à la veillée pour « déshabiller » les épis de maïs jetés en chantonnant dans de grandes corbeilles en châtaignier...

Ce temps court d'un événement qui a besoin pour être compris, du temps long de l'explication. Mais qui a le temps d'expliquer et qui a celui de vouloir comprendre ? S'agit-il pour moi aujourd'hui d'un rêve qui aurait fait son temps ? Peut-il être, dévoilé, exprimé, jeté sur la voie publique ? Comment et pourquoi ? Mais s'agit-il exactement d'un rêve, ou bien d'une nécessité, d'un besoin ? Pierre Loti nous fait part dans « Mon frère Yves » d'une lettre qui appelait au secours ! Ah les appels à l'aide, comment les déchiffrer... en mesurer les urgences, dans un pays naissant où les « psys » anonymes, perdus et noyés dans la spirale de l'invisible, ont chassés les anciens (les vieux) qui, assis sur les bancs de bois, sous les vieux chênes, donnaient des conseils de sagesse ! Je suis de ce pays, de sable couleur d'armes rouillées et d'incertitude simple, où les parfums des mets se balancent entre les pins et l'océan, donnant le change à toutes les facilités modernes et éphémères de la gastronomie, aux expériences farfelues de mélanges aberrants ou aux tentations honorifiques de chefs de grandes villes qui veulent à tout prix sortir de l'anonymat. Je suis de ce pays à bérêts, à couleurs et à plis, de ce pays à l'accent trainant, si chantant qu'il fait sourire, avec ses « aboiements de lumière » et ses « jappements d'éclairs », que se dispute des ombres grises ou sombres réfugiées sur les feuilles de nénuphars, ce pays où se blottit dans des coins de paysages, le coffre-fort (?) de nos impressions feutrées et discrètes. Celles non pas d'espoir ou d'ambition, mais à la tranquillité savante d'un « bien vivre ».

Je suis de ce pays à chansons dont les airs incertains, je l'avoue, pas toujours mélodieux, tremblent dans le soir vibrant en se déchirant aux aiguilles du temps, se convulsant sous la torture de l'enthousiasme... Comme un chant d'orage inachevé entre éclair furtif et miroir brisé, qui s'allie aux rouleaux des vagues ancestrales, pour clamer sa différence, pendant que les brumes ronchonnet à deux pas, entre deux passages venteux... Alors que la danse, entre la valse endiablée et le rondeau des « monos », entre l'écume glissante et les bravos excités, s'invitent sur le fronton à la barre de fer, barrière de la « *falta* », qui



siffle sous les coups des pelotes de cuir, offrant une scène mythique d'agilité et d'adresse. C'est Rome. C'est Athènes. C'est l'excès et ce n'est rien. Et pourtant c'est ma vie.

Je suis de ce pays aux « *chuchotements* » infinis aux creux des sous-bois et aux « *murmures* » d'initiés qui émanent d'arbres légitimement inclinés, comme ceux qui les travaillent et qui, fourbus, éreintés, regagnent le soir venu leur humble chaumière de briques et de bois...

Ce pays aux « *Olés !* » de passion (d'arènes et de fiestas), pas aux « *Olas !* » de démonstration (de stades haineux et agressifs), ce pays républicain dans l'âme qui a choisi de mériter la promotion par l'effort, par le travail et le courage et non par l'aumône ou la mendicité. Fierté ? Vous voulez dire honneur ?

Mon pays ne se regarde pas mathématiquement, géométriquement, il se méfie des statistiques, tant l'inspiration, la perception dues au hasard, tiennent lieu de certitudes : mon pays se vit, même foudroyé de chaleur par de longs jours d'été ou maquillé, zébré de blanc par de simples jours de crachin... Mieux encore, il flirte avec les noires et invisibles sorcières, les jeteurs de sorts aux croisés des chemins, car il croit, mon pays, aux forces supérieures qui, c'est sûr, se cachent quelque part entre les roseaux qui batifolent par diversion au bord des étangs endormis mais vivants ! Et pourquoi serait-il gêné quand on parle des « *estréguas* » (sorcières) et honteux de dire encore – depuis que les touristes sèment le trouble de la modernisation – qu'elles étaient cachées en rang serré au fond du lac d'Hossegor, sous les herbes ... juste à la fin des « *malines* » (hautes marées) à la pleine lune ? C'est le coin sombre de la résistance d'un univers de feuilles et de mousse qui garde les messages des premiers pâtres.

Mon pays joue les « profs » !

Quand mon pays joue à l'éducateur et qu'il nous parle de féminité, écoutons ce qu'il nous dit : il y a la mère (la vraie) et celle d'adoption, il y a la sœur, l'épouse, la tante, la concubine, l'amante, la copine, l'amie... Mais, comme l'enfant n'a qu'une mère, il n'a également qu'un pays : Celui de son enfance. Et il ajoute pour atténuer toutes les ignorances et les susceptibilités : « Les autres peuvent être aussi beaux, aussi doux, aussi enthousiasmants, ils ne sont qu'autre chose : Une copie, un plagiat, un rêve, une roue de secours, un pis-aller, un refuge, une adoption, un gadget médical, un choix de raison, un choix forcé, un choix subit, un rejet, un séjour touristique, une erreur, un placement de fin de vie, une voie de garage ou bien un hasard... » - C'est clair ?

Je suis de ce pays qui protège l'enfance, de ce territoire, restreint, minuscule et qui pourtant me paraît immense avec : *l'étang blanc*, pureté d'un voile de mariée, offrande d'un fond de sable d'or, d'eau limpide pouvant bénir tous les « *détraqués* » de la terre et laver les âmes impures de tous les « *déformés* » du monde... Il y a *l'étang noir*, mirage du deuil permanent, de la profondeur infinie des choses, refuge des regrets, des mauvais choix, des entorses à la vie... Il y a là, sous mes yeux émerveillés, sous ma main hésitante, sous mes pieds tâtonnants, le blanc et le noir. La vie. La mort. La vie et la mort. Le choix. L'existence. Aujourd'hui et demain. Et c'est

dans cet espace là que j'ai bâti mon Univers. J'ai bâti inconsciemment ma vie d'homme. J'ai consolidé sans réfléchir mes armures, j'ai forgé mon destin. J'ai décidé de n'appartenir à personne. Sauvage civilisé et rebelle raisonné. Là. Ici. Entre les étangs silencieux. Entre l'Océan violent et la forêt profonde et secrète. Dans les demi-ombres et les pensées audacieuses qui naissent. Dans le sable qui fuit et les fougères qui scient. Dans le vent de connivence et la pluie de circonstance. Dans la peur simple et les supplications empruntées... Là, pauvrement, modestement, humblement, au-dessous du combat des cimes chahuteuses, et des philosophies du monde, j'ai amassé les plus belles richesses humaines. Sous le flottement moléculaire des nuages qui me barraient l'horizon et les voyages annuels des migrateurs anonymes.

Les yeux des enfants ne portent qu'à l'horizon du jour qui décline et s'ils ont faim, ils ne voient que jusqu'au bout du jardin, là où se cache la cabane des outils, différente de celle de la chanson de Cabrel, jusqu'au bout du dernier pommier tristement incliné vers le ruisseau, jusqu'à la branche du pêcher avec ses pêches de vigne sanguines et ses pieds de vigne torturés et clairsemés. Un ventre d'enfant sans soutien ne voit jamais bien loin... mais il voit juste.

Dans cette grande « cour d'école », sous le préau improvisé, inventé, mes maîtres devenaient amour, émotions simples, fortes, pures. Ils étaient la vie, c'est-à-dire le geste, le pas qui cherche l'autre pas... Et j'étais émerveillé. Là, dans mon petit pays d'enfance. Je rêvais sans doute et je doutais du rêve. La vie et le rêve. La joie et la colère. Enchevêtrés. Amoureux fous. De jambes et de bras et de cœurs... Chaleur contre chaleur. Main froide et poing serré. Sans organisation, sans pragmatisme, sans méthode on mélange les valeurs. Elles n'avaient pas de hiérarchies. Tant pis. Et je naviguais vers les Océans des mots qui ramaient dans les livres que je n'avais pas, que je n'ai pas pu m'acheter, que l'on ne m'a pas offert, que je ne lirai jamais. Livres hors de prix, hors de vue, hors d'intention. J'aimais d'autant plus ces choses inavouables, inaccessibles. Et j'attrapais tous les rires, comme des papillons, avec mon épuisette imaginaire, les rires et les sourires, les taquineries aussi... J'avais cet étrange sentiment rassurant, de comprendre tous les hommes du monde, surtout ceux qui n'avaient rien, ceux qui n'avaient plus rien, ceux qui n'auront jamais rien. Ceux qui ne savaient pas qu'il y avait des savants et des philosophes pour nous expliquer pourquoi on vit. Pourquoi on parle. Pourquoi on écrit. Ceux qui ne savaient pas qu'il y avait de féroces et étranges maladies et des hommes qui tuent pour s'amuser à être les plus forts. Ceux qui n'avaient ni étang, ni forêt, ni ciel bleu... Ceux qui n'avaient pas de pays. Et ceux, pour qui plus tard, comme un justicier utopique, je prendrais le pouvoir de l'expression radiophonique pour leur donner le droit de parler ! Le droit élémentaire de parler celui qui, encore maintenant, nous est souvent contesté.

Je ne savais pas que Maurice Barrès, puis-je le citer ? (Ce n'est tout de même pas moi qui l'ai envoyé à l'Académie française !) avait écrit : « *Se cultiver c'est s'approfondir, et on ne va pas au fond de soi-même sans y trouver la terre et les morts ...* ».

La terre ? Il veut rire. Du sable seulement. Les morts ? Quand j'ai commencé à lire, leurs noms étaient déjà gravés depuis longtemps dans le marbre, comme celui de

mon grand-père Jean-Baptiste Gildard, inscrit sur celui du porche d'entrée de l'église et celui de la salle du conseil municipal de Seignosse... Mais il a raison Barrès, le sable aussi, instable, crisse sous nos pas et les noms des anciens glissent et tombent de nos mains trop fragiles, puis dans l'oubli. Tout le monde ne s'appelle pas Roland Barthes qui consacre, inconsolable, un livre désespéré « Journal de deuil » à sa mère dont il n'accepte pas le décès... Et que dire quand, dans « La colline inspirée », Barrès évoque : la solitude et le silence qui doivent recomposer les prestiges et l'autorité... ». Sa colline ce n'est pas la mienne, mais s'il est deux choses que les peuples du monde entier peuvent revendiquer, au-delà de l'amour et de la souffrance, c'est bien celles de la solitude et du silence...

André Malraux, que j'ai souvent écouté car le bruit de sa voix me faisait penser au frémissement du vent d'automne dans les feuilles du vieux chêne, que j'ai quelques fois appelé à l'aide pour déchiffrer la portée des événements, quand je l'imaginai allant sauver des républicains espagnols, avait besoin pour écrire de la révolution, celle de la rue, de la guerre civile avec ses atrocités. Il recherchait un « climat » dans les zones où les êtres humains sont suspendus entre la vie et la mort... Ce n'est pas mon cas. Moi je n'ai besoin que d'un territoire où souffle l'esprit libre d'émancipation. Je n'ai besoin que de regarder les images de mon pays qui se courbe quand l'angélus sonne et qui s'agenouille, les soirs de grande détresse, pour qu'on ne puisse le voir pleurer. Je n'ai besoin que de ce portail de bois ouvert qui conduit généreusement, aux chaudes lueurs des veillées hivernales...

Je suis de ce pays aux clameurs de liberté

Je suis de ce pays où les clameurs de liberté s'échappent de la cohésion ou du désordre. D'un claquement de drapeau porté par nos anciens de générations en générations. De tous ces bruits de bottes, de clefs, de chaînes... Les clameurs de liberté jaillissent du fond de la forêt, mais que personne n'entend car couvertes par le bruit des applaudissements des vagues voisines... J'aurais aimé sans doute que Zola, ivre de jeunesse et de vérité, le Zola de « J'Accuse » et de « L'Assommoir », naisse à Dax, et que juste avant de mourir il accompagne et installe Rosny jeune sur les berges du lac... que Paul Cézanne qui au Collège d'Aix-en-Provence le « protégeait contre la brutalité des cancre » l'accompagne ici pour saisir les soirs habillés de pastels avant qu'ils ne chavirent dans l'anonymat de la nuit... Que Jean Jaurès monte sur la dune pour clamer ses vérités, qui sont encore terriblement d'actualité et qui font l'unanimité : « *Le premier des droits de l'homme, c'est la liberté individuelle, la liberté de propriété, la liberté de la pensée, la liberté du travail* ».

J'aurais aimé que d'autres viennent nous voir quand nous n'avons rien. Quand nous avons besoin de compagnons de route... Il a été plus facile de venir quand la nature a étalé ses richesses. Quand les hommes avaient plus soif de plein air, de soleil que de liberté ! Heureusement nous avons eu quelques abbés « rebelles » comme Victor Doussy à Taller, quelques instituteurs plus ou moins politisés et quelques courageux passionnés comme Arnaud le philosophe, Gabriel Dufau le poète, Jean-Roger Sourgen l'artiste peintre ou le photographe Vignes... pour ne citer qu'eux, et deux talentueux personnages venus d'ailleurs Mathias Morhardt et Davis Chabas. De quoi être fiers et honteux à la fois !

Je suis de ce pays de croisades...

Je suis de ce pays de croisades, de croisées, à chemins aux angles fantaisistes, d'ornières et de talus que la lune illumine par paliers, par étages, par auvents, par moments... qui ne confond pas le spectacle, sur le sable où je m'allonge, avec les caricatures marchandes des temps de vacances, ni avec ceux qui confondent le vacarme et le murmure, les pleurs des violons et le tintamarre des « ravages » parties... L'assaut du vent, c'est l'ivresse gluante d'émotion, qui sur l'exquise palette des verts océans ou sur la rose bruyère qui frémit, refuse la chance à l'oubli. Une chance ? Mais alors n'est-ce pas la dernière ? L'ultime ? J'ai souvent entendu le souffle rauque des lames multimilliardaires d'éclats d'eau salée, pour ne pas accepter la modeste leçon de la vie : celle qui t'apprend que tu n'es que de passage et que même ton témoignage n'est qu'un infime message dans le grand livre de l'histoire de l'humanité. Les messages dédaignés. Ah ! Ils ont l'ironie facile les inconséquents...

J'éprouve alors ce sentiment terrible, à la fois puissant et faible, extravagant et médiocre, d'être de ce pays qui ne comprend pas tout, pour laisser à l'esprit un temps de survie et pour feindre de croire que l'on peut l'améliorer. Faire semblant sous le joug des pensées nationalistes et mondialistes, sous la chape de plomb des unificateurs, des « banaliseurs », des ravaudeurs... faire semblant de ne pas comprendre leurs insouciances, leurs « invasions », leurs diktats, leurs dictatures, leurs fourberies, leurs désirs de profiter. Plier mais respirer toujours... Bougez-vous. Faites encore un tour du lac. Faites des mouvements, c'est bon pour le cœur ! Quel cœur ? Et le reste ?

Tu te souviens de ton corps replié sous le poids fumant de la mêlée ? Et sous l'étreinte glacée de la faim recroquevillé dans le baraquement de planches ? Tu t'en souviens ? Et de cette tornade qui fait les barques s'embrasser, sans se plaindre. Plutôt couler.

Voilà cher lecteur je voulais t'avertir avant que tu ne juges trop vite, que tu abandonnes la lecture ou que tu ne cherches pas à comprendre. Te dire que quelques larmes ont voulu mouiller ces premières pages, mélange de joie et de colère. Cri d'amour et de haine. Sensation d'une fin de combat où l'on sort épuisé sans savoir si l'on a gagné ou perdu dans un match où seule la bravoure peut retenir l'attention. La bravoure et le silence.

Mais qu'importe si la douleur, comme l'amour, rendent aveugle, si la conviction rend téméraire et si l'on croit que c'est le dernier chant qui est toujours le plus beau ! Je ne suis pas porté sur les regrets. Je ne suis pas pessimiste puisque je suis gascon... Je ne crois qu'à l'action, au mouvement, aux échanges. L'image de la source qui naît, du ruisseau qui suit son cours qui devient « Gave » en Béarn et qui grandit pour se jeter dans l'océan avide et récupérateur me convient parfaitement. Je suis ce trajet de la source à la mer. La cascade et le tarissement. Le rocher que l'on saute et la branche que l'on évite. Passer et voir. Il faut passer et dire. Par-dessus et par-dessous... sans se retourner, avec lucidité, les yeux grands ouverts. Je crois plus aux émotions qu'aux discours, aux actions culturelles qui rassemblent les diversités, les créateurs, qu'aux mouvements sociaux et politiques qui pour prendre le pouvoir exagèrent, méprisent

divisent. Oui, aux combats, j'en ai mené. Pas à tous. Pas n'importe comment. Pas pour n'importe quoi. Pas avec n'importe qui...

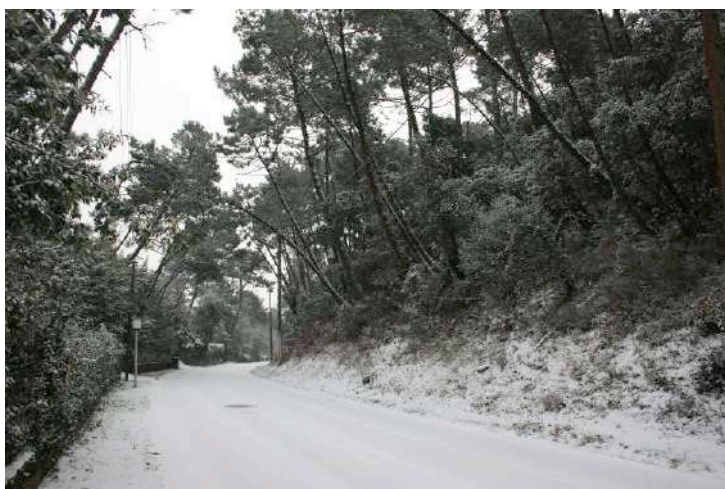
Le Gascon était notre langue, mais il n'était pas utilisé pour philosopher sur le destin du monde, ni pour bâtir l'Europe des Nations, il était outil de transmission orale, très souvent pour de « petits riens » sans importance, dans un monde qui respectait les anciens, c'est-à-dire leurs savoirs, leurs efforts, leurs difficultés, leurs sens du devoir. Il servait d'alibi à la pudeur, à la connivence, on l'utilisait par diversion pour parler d'autre chose que de soi, pour cacher parfois aussi son ignorance, ses petites misères, en utilisant des mots tellement hermétiques ou bien connus de si peu de gens que l'on avait la belle impression d'être des philosophes visionnaires, des hommes « autrement » avec qui il faudrait compter ! Le *patois* était à la fois une protection et une richesse. Celle qui fait défaut à ceux qui viennent ici nous parler avec aplomb de notre pays... Ceux qui pensent qu'en « nivelant » ils vont mieux pouvoir s'intégrer. Ceux, déserteurs de leur pays, qui se trompent une nouvelle fois... Ce « parler » subtil qui se perd comme on perd un héritage, pour être remplacé par l'Anglais plus utilitaire, par cette folle idée de « métissage ». Les parlers sont aussi tellement *métissés* que plus personnes ne se comprend... On avait conscience de nos « choix disloqués » : « *On n'est pas instruits répétaient les anciens, un brin ironiques, mais on a l'intelligence du bon sens!* ». L'intelligence des mains « calleuses » sans doute, mais exploitées....

Pays de respect

« *Être de ce pays* » ne nous donne aucun droit particulier, et le proverbe populaire « *ne pas être prophète en son pays* » est ici valable, comme partout ailleurs. Il arrive même et c'est le cas en littérature, que cela soit des étrangers (à la région et même au pays) qui écrivent et parfois très bien, sur notre pays. Ils comblent le vide laissé par nos anciens. Je leur en veux un peu à ceux d'autrefois qui ne pensaient pas qu'un jour il faudrait réfléchir davantage, s'informer plus et écrire longuement pour protéger nos conditions d'existence, nos us et coutumes, nos savoirs faire, nos manières de se comporter...



Je suis de ce pays... Gascon



*Je suis de ce pays où meurent les
bruyères, les ajoncs et les pins
desséchés, dans le silence insolent
des soirs d'été quand le crachin de
vagues sauvages soulève l'âme fière
des gascons landais sans pouvoir, un
seul instant, la dompter ...
E. G.*

« A mon confrère Eric Gildard « Le mai de l'automne » exprimera ma sympathie fidèle et l'admiration que j'ai pour son talent. » G. D.

« Sur le haut de la dune, entre l'océan et la pinède, entre la mer des algues et la mer des pins, entre un bleu d'azur tout jeune et un vert jailli au-dessus de l'immensité qui gronde et de celle qui soupire, je m'isole pour écrire.... J'ai cette brise sur ma peau, comme une fraîche haleine de déesse. J'ai le soleil dont la chaleur de septembre monte en moi pour m'habiter et me défendre. J'ai ma pensée toute libre qui essaie de se connaître et de se garder. J'écris »

Gabriel Delaunay, ancien préfet d'Aquitaine*

Un regard sur « La belle époque » !

Alexis Arette

L'histoire de l'humanité tourne autour du comportement sexuel des gens et des sociétés. On pourrait la résumer au rapport de l'ambassadeur du Vatican sous le royaume du Vert-Galant : « La cour du Roi ressemble à un bordel ! »

Il est vrai cependant que l'ascétisme des grandes religions a tenté de juguler la tyrannie du sexe, mais tout de même, les titres de « Roi très Chrétien, » ou de « Sa majesté Catholique », me paraissent des titres usurpés. Bien sur, on sait que les prêtres d'Attis se châtraient pour se libérer de la tentation, et l'on a dit qu'Origène, un des Pères de l'Eglise, avait fait de même pour ne pas être importuné par des pensées frivoles...

Ce n'est pas seulement la Bible Hébraïque qui fait de la femme, le sujet de notre déchéance, mais les Philosophes et les historiens antiques, de Platon à Hésiode on présenté la femme comme la punition de l'homme. Mais la légende ne nous dit pas comment avant la création de la femme, l'homme asexué s'était-il perverti, et surtout comment se reproduisait-il ! Les juifs ont donc inventé le péché « après » l'apparition de la femme pour rejeter sur elle notre déchéance.

Toujours est-il que le Roi Salomon que Dieu paraît-il avait fait sage, bien que disposant de mille épouses et concubines, avec en sus les charmes de la reine de Saba, tomba dans l'idolâtrie sous leur influence et ce malgré la sagesse Divine ! On ne sait pas non plus comment pourvu d'un harem semblable, son père, Le Roi David, fut-il déclaré « saint » par l'Eglise, malgré qu'il s'était conduit comme un saligaud avec la femme d'Urie.

Etant donné la façon dont la femme fut traitée au cours de l'histoire, que je n'aurais pas douté de la juste révolte des Amazones, mais survolant les temps pour en arriver à notre ère, je n'ai pas non plus compris la phobie moyenâgeuse des intellectuels méridionaux à inventer un amour « Courtois » qui semblait sacraliser la femme, alors que j'ai surtout vu dans les textes des troubadours, une incitation au cocuage distingué ! J'en suis arrivé à penser à un phénomène d'époque, soit que l'exaltation des licences amoureuses par les tenants du genre, fut une sorte de rattrapage moral, après la désastreuse bataille de Muret, pour démontrer l'injustice du Destin qui avait donné la victoire à la bestialité des barons Français, contre la fine civilisation Languedocienne qui faisait la part belle aux femmes inspiratrices des plus nobles sentiments humains. ! En fait le libéralisme du midi à cette époque, était à peu près celui qui existait dans la société musulmane !

De la caste nobiliaire du Midi, Michelet à pu écrire que les maisons dites « nobles » y étaient perpétuellement en guerre les une contre les autres, n'étant

d'accord que pour faire la guerre aux églises qui leur imposait redevances ! Mais en matière morale l'exemple était donné par le comte de Comminges qui vivait avec trois épouses, ou le comte de Toulouse qui entretenait un harem, car déjà dans sa jeunesse, il usait des concubines de son père. Cette « Judée de la France » comme on nomma parfois le Languedoc, ne rappelait point seulement l'orientale par ses oliviers, elle avait aussi Sodome et Gomorrhe ! Comment donc « l'amour Courtois » eut-il pu naître dans cette ambiance ?

Voltaire, affirmant au Roi de Prusse que le but essentiel de l'homme était de jouir, a démontré le glissement d'une société de devoir, qui « obligeait » les hommes à une certaine discipline, vers une société d'opinion qui ferait dire un jour à Anatole France sur le règne du nombre : « Si 30 Millions de Français disent une bêtise, c'est quant même une Bêtise ! » Et c'est ainsi que sans référence morale, nous avons connu les guerres d'enfer, et avec la recherche du plaisir les pires débauches. A partir de la révolution dite Française et des saignées suivantes de l'empire, la société Occidentale fut saisie à la fois par une fringale de Justice profondément légitime, mais couplée hélas avec l'émergence du capitalisme industriel, ce qui devait aboutir en France, à la tragédie de la commune, où la bourgeoisie l'emporta pour instituer une république en trompe l'œil, mais totalement amoral.

Et pourtant, de la défaite de 1870 à la grande guerre de 1914, malgré les troubles sociaux, le combat du laïcisme contre l'église, l'avancée des sciences contre le scientisme, l'apparition du Communisme, et l'avertissement spirituel de la Salette, le demi-siècle a été appelé la « Belle époque » comme si l'explosion du machinisme, l'abondance littéraire, le règne de la chanson, du Théâtre et des arts modernes l'emportaient sur les soucis sociétaux. Mais ce fut surtout une nouvelle promotion de la femme qui donna son sens à ce temps où il y eut presque un renversement moral. Certes, les deux siècles précédents avaient déchristianisé le pays, de sorte que l'athéisme passait pour la marque des esprits supérieurs qui n'avaient plus besoin de l'« hypothèse » divine pour expliquer l'« Evolution, » mais du coup il y avait eu comme une sacralisation de la femme dans son mystère, et comme une promotion de l'homme à la conquérir. Les courtisanes de jadis accédèrent à un rôle éminent, et on les surnomma des « Lionnes » ! Coucher à prix d'or avec les plus belles filles allait devenir un privilège, et comme une preuve de la réussite matérielle, et Paris en cela devint le « Gotha » de tout personnage friqué, à commencer par une noblesse Européenne qui transposa, sur les jolies femmes aux agréables faveurs leur ambition de conquête territoriales...

Paris devint le lupanar de la grande élégance, les équipages, les calèches, les diamants, les étoffes, jouant un rôle incitateur, il naquit une sorte d'Ethique de la délicate prostitution, et les noms de Liane de Pougy, de Caroline Otéro, de Fabienne d'Alençon, de Milo d'Acide et de Clio de Mérode, brillèrent à l'égal des héroïnes du temps jadis, avec le seul risque de la vérole ! Il faut dire que certaines ne

manquaient pas de talent, telle Sarah Bernard qui régna sur la scène. Mais l'inversion des valeurs fut telle que la belle Clara Lyon Ward, put donner au restaurant Paillard, un souper au Champagne, pour célébrer la bonne fortune de son centième amant ! La mort de la très belle Marie Duplessis inspira le jeune Alexandre Dumas qui en écrivit la « dame au camélia », Roman qui rendit émouvant l'amour fou s'érigeant sur l'empire du vice ! En d'autres temps on aurait trouvé de très mauvais gout un titre évoquant la couleur des règles féminines, mais la littérature elle-même prenait le ton de l'époque et Maupassant créa avec son « Bel ami », le type même du séducteur digne d'évoluer dans ce monde. La célébrité gagna jusqu'aux cocotes de « qualité inférieure, et Nina la Piaffeuse, Cloclo la Rigolarde, Planche à Pain, Zoé la Naïve et la Goulue, qui sera « immortalisée » par Toulouse-Lautrec , auront leur part de célébrité dans la canaille populaire...

La « belle époque » aura en Béarn vers l'année 1900, une incidence quelque peu amusante, mais peu connue. Je la rapporte en couvrant ma responsabilité de ce que disait Hérodote : « Je raconte ce qui se dit... »

La pauvreté populaire et la beauté des femmes doivent être retenues comme les clés de l'époque. En 1883 naît dans un foyer mal assorti, celle qui sera la très jolie Gabrielle Chasnel qui sera orpheline de sa mère à 12 ans et placée par son père dans de pauvres ateliers de couture, où on exploitera ses réels talents ; C'est dans un bistrot fréquenté par des militaires à Moulines qu'elle rencontrera le jeune officier Etienne Balsan, qui très fortuné quittera l'armée pour se consacrer à l'élevage des Chevaux. L'homme est possesseur de nombreux domaines et il les augmentera par l'achat d'autres terres, en Bayonne, à Auga et à Doumy où il se plaira jusqu'à accepter d'en devenir le Maire. Mais c'est ici que commence une légende qu'il sera difficile de faire coïncider avec les dates !

Les anciens de Doumy contaient que Balsan ayant des difficultés à avoir des enfants souhaités, s'était résolu à une certaine stratégie. Ainsi aurait-il entretenu au château de l'ancienne Baronnie, avec la belle Gabrielle Chasnel, trois autres beautés, en promettant le mariage à la première qui lui donnerait un fils ! Le temps passa, et nulle conception ne se manifestait ! Les jeunes femmes en désespoir de cause, tentèrent de donner des « renforts », à leur amant qui s'avérait stérile ! Il faut savoir que le mot de « renfort » de cet ordre, avait été inventé sous la Régence, car dans les soirées d'extrêmes débauches de ce temps, comme généralement l'ardeur des mâles s'épuisait avant celle des filles, on avait engagé quelques rudes gaillards, susceptible de prendre le relais des effusions éteintes ! A Doumy, l'on prétend que les jeunes paysans furent généreux à rendre pareil service, mais rien d'espéré ne se produisit.

A mon sens, si l'aventure a bien eu lieu, il est possible que plus tard, l'on ait ajouté la belle Gabrielle au petit harem de Doumy, pour s'en glorifier d'autant quant elle connut la renommée !

On n'est pas sur en effet que Gabrielle fut la maîtresse de Balzan, car il y eut une réelle amitié entre les deux personnages et cette amitié devait durer toute leur vie. C'est ainsi qu'en 1909 lorsque Gabrielle voulut tenter ses talents à Paris, Etienne mit à sa disposition son pied à terre parisien, qui allait permettre à Gabrielle d'ouvrir son premier magasin de modes.

Balzan introduisit son amie dans la haute société très composite de Paris. C'est là qu'elle allait rencontrer et aimer passionnément un Britannique de bon gout, Boy Capel, qui lui permit de changer de boutique car assurée d'un talent qui ne devait pas se démentir, Gabrielle, grâce a un travail forcené allait bouleverser la mode féminine, et devenir la fameuse Coco Channel, qui, en 1939 régnait sur des ateliers employant 4000 ouvrières.

Si ce que l'on a conté à Doumy n'est qu'une légende, on comprend la vantardise qui a pu y faire ajouter un nom quasiment prestigieux.

Coco Channel, aura vécu le siècle de la grande mutation en imposant une mode sans artifice, qui libèrera le corps de la femme sans la moindre impudeur. Elle aura entendu l'oraison funèbre de la « belle époque » quand Tino Rossi chanta l'effacement de « Bel ami » dont Maupassant fit le séducteur de l'époque !

Certes tout passe. Mais il est bien connu qu'en France tout fini par des chansons...

Présidentielle : quand les fantaisistes affichent leur candidature Jean Marziou

Nous ne l'avons pas vu venir celle-là. Alors que dans moins d'un an les urnes de l'élection présidentielle auront rendu leur verdict, *Le Monde* a dressé récemment le portrait de l'animateur de télévision Cyril Hanouna en lui attribuant l'ambition de jouer un rôle dans le scrutin majeur de notre démocratie. Un rôle de premier plan relève encore le journal, notant qu'Hanouna ambitionne de recevoir tous les candidats, y compris l'actuel président de la République. « *C'est ici, sur son plateau, que se jouera l'élection présidentielle,* » prédit même l'écrivain Yann Moix. Et *Le Monde* de citer Marlène Schiappa, ministre délégué auprès du ministre de l'Intérieur de France : « *En 2022, c'est lui qui devrait coprésenter le débat de l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle.* » Bigre, rien que ça !

Notre somnolence citoyenne fut une seconde fois réveillée l'autre jour par l'interview de Laetitia Krupa qui vient de publier un essai « *La Tentation du clown* », dans lequel elle formule l'hypothèse surprenante de l'émergence d'une figure éloignée du jeu politique qui, sans qu'on le sache encore, viendrait « bouleverser l'élection présidentielle. » Fichtre !

Bien réveillé cette fois, la première explication qui vient à l'esprit met en lumière l'omnipotence des réseaux sociaux, fruits amers de la révolution numérique qui a fait sauter les digues. A ce coupable tout désigné, s'ajoute naturellement l'omniprésence des chaînes d'informations en continu. Sur ces écrans où « tout se vaut », de la rumeur à l'information vérifiée, de l'anecdotique à l'essentiel. Sans oublier les acteurs politiques qui jouent depuis un certain temps un jeu dangereux en flirtant avec la « peopolisation », désacralisant du coup le *Politikos* et l'exercice du pouvoir dans une société organisée.

Ce n'est pas faux. Tout le monde en convient ; nous traversons une crise de la démocratie représentative qui se manifeste par la défiance du peuple envers ses élites. En y regardant de plus près, on constate que l'irruption de « fantaisistes » sur la scène dite sérieuse de la politique ne date pas d'hier. Pour preuve cette petite revue de détails qui ne doit rien aux réseaux sociaux et au matraquage de l'info continue. Mais éclaire l'appétence d'une partie croissante de nos concitoyens pour brocarder nos institutions et railler celles et ceux qui ambitionnent de les servir. Et pas toujours pour rire.

« Les temps sont durs, votez MOU ! »

Qui se souvient de l'élection présidentielle de 1965. Face à la figure du général de Gaulle et aux ambitions de François Mitterrand et de Jean Lecanuet, un fantaisiste pointe son aspiration : l'humoriste Pierre Dac présente sa candidature satirique avec

son Mouvement ondulatoire unifié (MOU), dont le slogan est : « Les temps sont durs, votez MOU ! ». Il est alors une immense star de l'humour, son journal "L'os à moelle" affiche des grosses cotes de popularité et ses interventions à la radio font des cartons d'audience. Celui qui fut la voix de la France Libre sur Radio Londres finit cependant par se retirer rapidement « sous d'amicales pressions » pour ne pas gêner le général de Gaulle, dont il était proche.

L'élection présidentielle de 1968, scrutin anticipé faisant suite à la démission du général de Gaulle, ne laisse pas de temps à un humoriste de lancer une candidature dans l'air du temps. Bis repetita en 1974 même si la candidature de **Aguigui Mouna** – ou **André Dupont** de son vrai nom –, considéré comme le dernier grand amuseur public de Paris a pu faire sourire. Comme celles de Michel Fayolas, Président du Comité des rentiers viagers ou Maurice Gardet, candidat de « la joie de vivre en France » qui ont toutes les allures de postures farfelues.

Après Pierre Dac, le show Coluche

Ce n'est pas la même musique pour le scrutin de 1981. Un an avant, quand Coluche annonce son intention de se présenter à la présidentielle, il pense avant tout à Pierre Dac. "Avant moi, la France était coupée en deux. Maintenant elle sera pliée en quatre", lance le clown à la salopette bleue. Et d'assurer, plus sérieusement, qu'il est "le seul candidat qui n'a pas de raison de mentir". Un sondage le crédite de 16% d'intentions de vote et plusieurs intellectuels, tels Pierre Bourdieu et Gilles Deleuze, le soutiennent. Inquiet, François Mitterrand délègue Jean Glavany et Gérard Colé, deux responsables du PS, pour dissuader Coluche. L'humoriste résiste un temps. Mais l'assassinat de son régisseur met un coup d'arrêt à son aventure politique. Il abandonne en mars 1981.

La mort accidentelle de Coluche en 1986 pèse sans doute encore sur la légèreté artistique du moment lorsque se prépare la présidentielle de 1988. Pas un humoriste ne franchit le pas, même dans un sketch ou une parodie que l'on gardera en mémoire.

La présidentielle de 1995 placée sous le double sceau des pommes et de la fracture sociale catapulte dans les coulisses médiatico-politiques la première dauphine de Miss France 1980. Marlène Mourreau est recrutée par **Philippe Bouvard** sur TF1, puis mise en vedette par **Patrick Sébastien** qui la prend sous son aile et la propulse étrangement dans l'élection présidentielle de 1995, avec son **Parti de la liberté et de l'amour**. La campagne de la plantureuse blonde prend rapidement des airs de gag géant.

La confrontation de 2002 n'invite pas, à priori, à la légèreté. Et pourtant : Sur le modèle de son homologue italienne, la **Cicciolina**, l'actrice X **Isabelle Laeng** – alias

Cindy Lee – crée, avec ses compagnons de route, le **Parti du plaisir** dont toutes les idées sont résumées dans ce seul nom. Mais elle ne réunira pas les 500 signatures demandées.

Quand les comiques finissent par l'emporter

Rien de tel en 2007. Même si l'humoriste Dieudonné manifeste un temps son intention avant de se désister, avant la date fatidique du dépôt officiel des candidatures, la surprise est venue du maire de la petite commune de Mailhac, Gérard Schivardi, qui est parvenu à réunir les 500 parrainages nécessaires comme le « candidat des maires ».

A l'élection de 2012, l'humour et la fantaisie ont du mal à se frayer un chemin pour participer au concert politique. Seul David Derrien, alias « Dédé l'Abeillaud », candidat de la biodiversité s'engage puis se retire après avoir obtenu tout de même environ 350 signatures de maires.

Quant au dernier scrutin de 2017, nous nous garderons bien de coiffer certains candidats du chapeau du farfelu ou de l'amuseur de service. A trop vouloir se prendre au sérieux, ils ont parfois oublié d'en rire...

Mais cette irruption de candidatures, au mieux fantaisistes, au pire ridicules, n'est pas une spécialité française. Ces ambitions farfelues ne sont pas les causes des crises démocratiques de leurs pays, mais leurs symptômes, observent des politistes. Et de relever les exemples de l'humoriste Volodymyr Zelensky, élu président de l'Ukraine, du comique Italien Beppe Grillo qui crée le Mouvement 5 étoiles, s'empare de la mairie de Rome et devient pour un temps le premier parti du pays, de l'acteur fantaisiste Jimmy Morales élu à la tête du Guatemala, du Slovène Marjan Sarec, un comique devenu premier ministre de son pays.

Faut-il penser, comme certains, que quand un peuple ne juge plus ses élites légitimes, crédibles et aptes à les représenter, il se tourne vers des figures populaires et empathiques ? Aïe, Aïe, Aïe ... Les conséquences d'une telle analyse ne font plus rire du tout...

Amour courtois et galanterie, Marie-Luce Casamayou

On a trop vite oublié ce qu'étaient les années 60, et, au gré des vents qui soufflent en ce moment, je me les rappelle, sans nostalgie, ni regrets, mais avec beaucoup de tendresse et d'amusement. Pour des tas de raisons, historiques (cette histoire des mœurs, dont l'Histoire s'est trop souvent tenue éloignée), à cause de ce mouvement perpétuel l'évolution des temps, nous devenons aussi étrangers au monde d'hier que nous le serons au monde de demain.

Les danses et les premiers pas vers l'intimité, ont un code qui dépend des époques et des lieux, sans doute. A l'occasion de l'anniversaire d'un fameux 10 mai, et de l'anniversaire de la disparition d'un de nos chefs d'état, nous en savons plus sur une fameuse histoire d'amour. La jeune fille n'avait que 19 ans lors des premières rencontres... La jeune fille avait 19 ans ! Aujourd'hui elle serait majeure, et succomberait sans doute plus vite à cette attirance réciproque. Mais l'amoureux attendit, de rendez-vous en promenades, de conversations sur l'art en promesses impossibles, l'amoureux attendit que le printemps du cœur fasse son œuvre, que le bouton de rose devienne la rose, l'amoureux attendit plusieurs années pour devenir un amant.

Aujourd'hui, temps de #MeeToo (moi aussi), tout en soutenant ce salubre mouvement, je peux écrire : « moi non plus ». Était-ce l'empreinte de notre éducation catholique, un conservatisme ringard, la peur des conséquences, nos amoureux ne nous pressaient pas, ne bousculaient pas notre pudeur.

« En face » de #MeeToo, il y a un mouvement parallèle d'un féminisme qui semble nous amener vers les excès des américaines : tenir la porte à une femme, adresser un compliment à une inconnue, proposer un café à la voisine de terrasse, peut être considéré aujourd'hui, comme une agression. Heureusement la grande Catherine Deneuve et d'autres femmes qui n'ont plus rien à prouver sur leur indépendance et leur refus du machisme, après une véritable enquête auprès de mes amies, voisines, jeunes et moins jeunes, nous ne voulons pas de confusions. Cela peut paraître paradoxal, mais j'espère que les filles seront plus libres de manifester leur désir (ce que nous avons toujours su faire sans avoir besoin de leçons), mais que les garçons auront à cœur de prendre quand même quelques initiatives dictées par le cœur et la vie, comme cela se faisait...traditionnellement.

Au pays du rugby, de la pelote, les grands gaillards savaient qu'on attendait d'eux du respect en même temps une irrésistible séduction ! On ne voulait pas qu'ils nous prennent pour ce qu'on n'était pas, mais on attendait avec impatience qu'ils nous le volent enfin, ce premier bisou ! Ce petit jeu de sourires cachés, de danses un peu trop

près, de lèvres qui effleuraient nos cheveux ou nos paupières, convenaient aussi aux garçons de ce temps. Les mamans avaient repassé leur chemise, tricoté leur pull, et elles les avaient morigénés savamment avant de les laisser partir, tout en essayant de les poursuivre un peigne à la main dans la rue !

Fière des mœurs de mon pays, je n'irais pas jusqu'à affirmer qu'il n'existait pas de sales imbéciles... Mais le « parisien » (entendre l'étranger au pays) qui croyait qu'après le premier bisou, il pouvait se pencher, pendant le slow, jusqu'au cou et déposer un baiser, s'entendait opposer un « mais ! » dissuasif, destiné autant à ce cavalier trop pressé, qu'aux voisins du bal, ah !! la réputation !

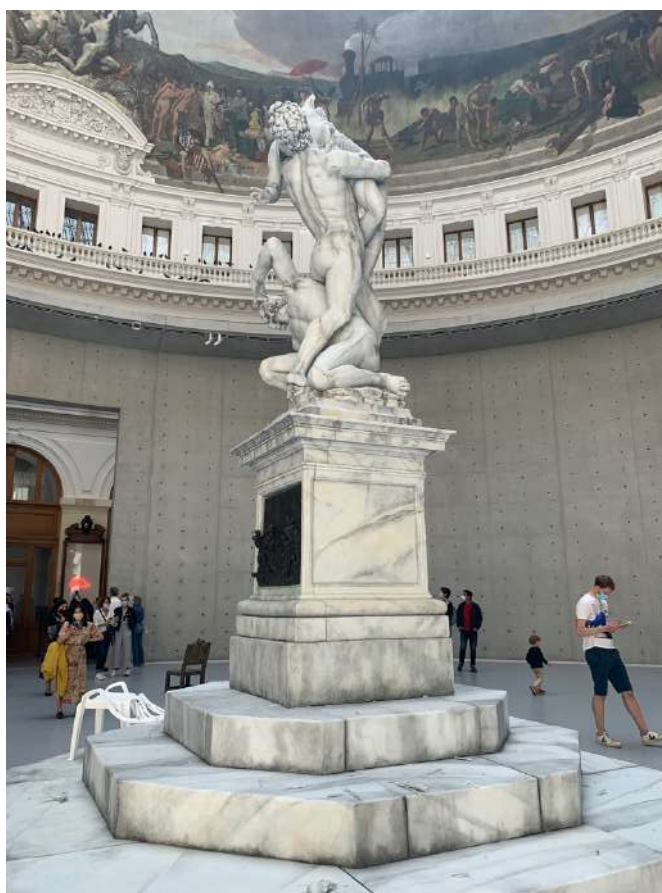
Comme beaucoup de mes copines en mode « oies blanches », je veux adresser un grand merci à celui qui a volé sur mes lèvres le premier bisou !

Et un « gracias a la vida ! » retentissant à celui qui m'a choquée et ravie, en me volant le premier french-kiss. Il était espagnol, magnifique et très vieux puisqu'il avait 22ans. Mais il eut cette excuse qui m'a tellement émue, et que j'ai copiée plus tard, en la calligraphiant, dans mon cahier de texte de première : « cuando te doy un beso, me parece que hago un pecado ! » J'avais seize ans, c'était à Saint Sébastien, j'étais en séjour chez les nonnes marianistes. Je suis rentrée en sachant bien parler espagnol ! Hélas, malgré mes rêves d'amours exotiques, mes parents ne m'ont plus envoyée chez les sœurs espagnoles apprendre la langue. Ils devaient me sentir un peu trop enthousiaste !

ÉVÉNEMENT

19 mai 2021 : Ouverture du Centre d'art contemporain François Pinault à la Bourse du commerce de Paris.

La petite souris de François Pinault
Marc Bélit



L'enlèvement des Sabines revisité par l'artiste Urs Fischer.

La France dépressive envoie pourtant de temps en temps des signaux faibles bien qu'optimistes, car ils ne sont pas de nature à rallier l'assentiment des foules, sur des réussites incontestables dans des domaines d'excellence comme la mode, le luxe ou l'art ; en vérité, là où la qualité de la vie se remarque par un raffinement des mœurs. Et ceci à notre époque comme par le passé. Voici précisément que deux hommes, deux Français, l'illustrent à merveille. L'un, Bernard Arnault, - première fortune du monde devant les dirigeants des Gafa américaines -, qui possède les plus grandes marques de luxe, a fait construire une fondation artistique remarquée au bois de Boulogne à Paris, par l'un des grands architectes américains du moment (Frank Gehry). L'autre, François Pinault, un peu moins haut dans la hiérarchie des milliardaires, a construit un empire qui s'est aussi orienté vers le luxe, possède l'une des grandes maisons d'enchères (Christie's) et vient d'inaugurer à la Bourse du commerce de Paris

le nouveau musée d'art contemporain où présenter sa "collection" d'œuvres d'art dont tout le monde parle, ces jours-ci à deux pas du Centre Pompidou. Dire que ces milliardaires sont partis de peu, sinon de pas beaucoup, c'est ne rien dire ou raconter des sagas qui ne font plus rêver de nos jours, mais au contraire font enrager la plupart. Ne provoquons donc personne sur ce sujet.

En revanche, parlons de ce lieu qui, après ceux que cet homme étonnant, a déjà ouverts à Venise (le Palazzo Grassi et la Punta della Dogana) fait déjà courir vers Paris, les amateurs d'art et curieux du monde entier, et parlons de cet endroit : La Bourse de commerce de Paris, située à côté de l'emplacement où étaient les Halles de Baltard. Elle fut construite comme telle au XVIII^e siècle dans forme de rotonde par la Prévôté de Paris pour y conserver le blé et elle a connu bien des vicissitudes, incendies et reconstructions avant d'être restaurée par un architecte japonais de talent, (Tadeo Ando) qui lui a adjoint une couronne intérieure de béton gris, laquelle redessine un espace pur pour l'exposition qui commence là avant de se déployer vers les étages. Nous devrions dire pour la représentation tant les expositions d'art contemporain qui se donnent sous la forme "d'installations" sont en fait des représentations du monde et de l'idée que s'en font les artistes, non plus sur la surface conventionnelle d'une toile peinte, mais en disposant dans l'espace des signes, tantôt sculptures, tantôt peintures, tantôt assemblages en vue de nous inviter à entrer dans leur univers comme hier Le Titien ou Le Caravage nous invitaient à entrer mentalement dans leur tableau.

Soit donc, au centre de ce lieu, une sculpture de plusieurs mètres, posée sur un piédestal monumental qui trône en majesté. L'amateur reconnaîtra là, l'enlèvement des Sabines, une œuvre de l'artiste flamand du XVII^e siècle, Giabologna (Jean Bologne). La surprise est de constater (ou d'apprendre) que celle-ci est une copie en cire faite par un de ces artistes à audience mondiale : Urs Fischer, qui non seulement reproduit à l'identique des œuvres de ses prédécesseurs, mais aussi, les transforme, les détériore, ou les anéantit. Ici, il ajoute des sièges, tant ethniques que de vulgaires chaises de plastiques dans le même matériau de cire et il utilise la particularité qu'à la cire de pouvoir conserver la combustion d'une mèche qui la fait fondre lentement. Ainsi tous ces objets, la statue elle-même comme les sièges, vont-ils se consumer lentement tout au long de ces mois d'exposition jusqu'à ne plus laisser qu'une flaque de cire comme mémoire de ce que furent leurs formes. Pour le coup, voilà qui donne à penser, car cet artiste est coutumier du fait et que son œuvre très originale, très iconoclaste, est fort inspirée de l'esprit "DADA", ce qui n'a rien d'étonnant pour un Suisse.

Alors, que veulent nous dire et l'artiste et son collectionneur lequel inaugure son Centre d'art par ce choix ? Risquons quelques hypothèses : L'art, les formes d'art, les créations artistiques, les artefacts comme les monuments, sont faits pour dépérir, pour s'effacer, pour devenir des ruines. Cela est inscrit dans leur essence. Il n'est guère qu'Horace le poète latin qui osait écrire : "*exegi monumentum aere perennius* " (j'ai

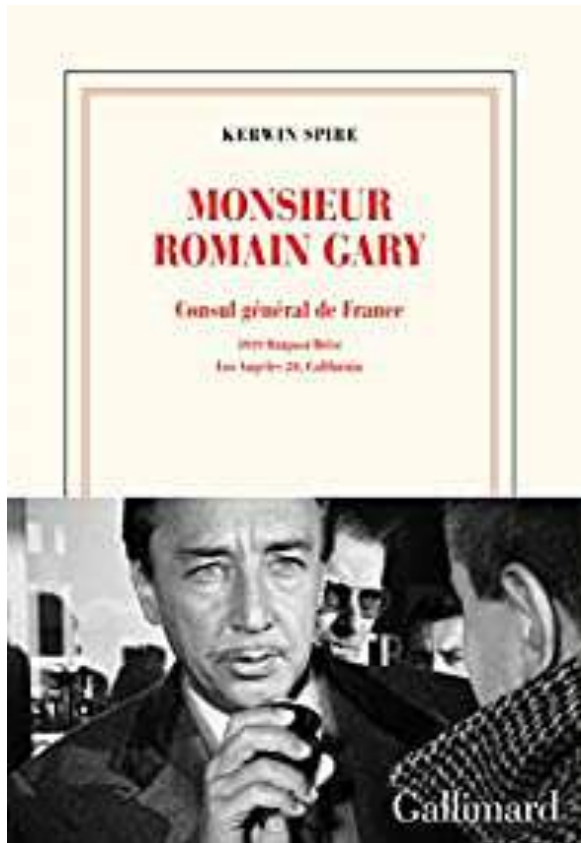
érigé un monument plus durable que l'airain) ; autre temps, autre vision de l'éternité. Nos artistes et nos contemporains tout court, sont bien plus désabusés et semblent avoir pris le parti de la mort de notre civilisation. Alors autant en faire un rituel qui soit drôle et beau si possible. Tout cela serait bien triste en somme, si en sortant et en longeant la librairie on ne s'avisait qu'au bas d'un mur, une petite souris mécanique blanche (Ryan Gander) creusait son trou et vous fixait de ses petits yeux en tête d'épingle au milieu de débris de plâtre. Certes, ce n'est pas la vieille taupe rouge dont parlait Karl Marx, mais c'est la même chose en plus gai ; allusion à une lente désagrégation qui part du bas et fera tomber le haut. À moins que ce ne soit tout simplement "l'appât du grain" de cet ancien grenier qui aiguise l'œil de ce rongeur!

Lorsque nous quittons cette Bourse du commerce qui a vu tant de fortunes se faire et se défaire, nous pensons que le maître des lieux au soir de sa vie a sans doute voulu léguer un lieu et une exposition en forme de méditation à ses contemporains. Et n'est-ce pas là, en fin de compte le but de l'art quelle que soit la forme par laquelle il y parvient ?



LECTURES

« Romain Gary, toujours ! » Thierry Moulonguet



L'actualité nous porte à réfléchir à nouveau à l'héritage de Romain Gary. Gallimard vient de publier le livre de Kerwin Spire sur « Monsieur Romain Gary, » qui couvre la période 1956-1960 où il était consul général de France à Los Angeles. Le numéro de Mai-Juin de la Revue des Deux Mondes lui est consacré.

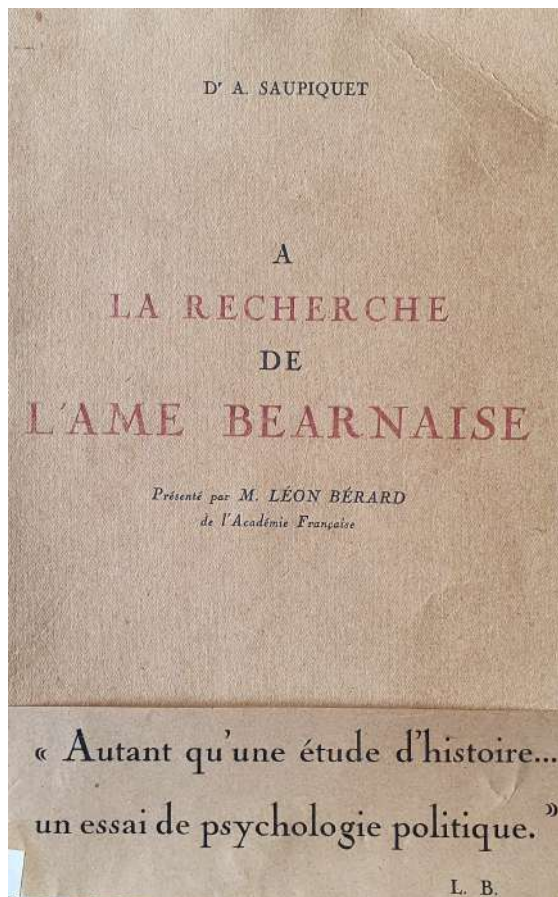
« Les racines du ciel », le livre, pour lequel il a reçu le prix Goncourt en 1956, est devenu l'une des grandes références pour aborder les questions d'environnement, une œuvre prémonitoire. On a souvent dit que Romain Gary était en quelque sorte un caméléon, changeant de personnage au fil de son existence, gommant ses traces dans une forme de fuite en avant ne permettant à personne de

le suivre, comme une affirmation que l'essentiel était sa liberté. Et c'est sûrement une part de la réalité comme il l'a montré en particulier en devenant Emile Ajar. Mais en relisant ses principaux livres, ce qui ressort magnifiquement ce sont les éléments de continuité, les fondamentaux de Romain Gary. « Education européenne », « Les racines du ciel », « la promesse de l'aube », « Les clowns lyriques »... et chaque fois les mêmes thèmes qui font de Romain Gary un phare au sens baudelairien du terme : comment vivre avec le mal ? , où trouver la part d'humanité qui justifie la vie ? quelles sont les capacité de résistance de l'amour et de la beauté ? comment la fraternité humaine peut elle transformer une existence ? Romain Gary s'intéresse à la marge, un mot qui revient souvent dans « Les racines du ciel » : la marge, comme espace de conservation et de développement des valeurs humanistes, comme le terreau ou, comme dans une mangrove, le ciel vient planter ses racines et permettre à la vie d'éclore parce qu'il aura reconnu l'humus d'où peut naître l'espoir. Il reviendra alors aux hommes, malgré tout le mal dont ils sont capables, à prendre soin de ces racines et de constituer les môles de résistance à ce qui le tue. C'est pour ces hommes et ces femmes que le ciel donne vie à la terre. Tenir haut cette flamme, contre vents et marées, c'est ce dont nous parle sans cesse Romain Gary, comme de la seule épopée qui vaille. Ce n'est pas un hasard si dans le livre de Kerwin Spire, on retrouve des correspondances de Romain Gary avec André Malraux et Albert Camus. C'est la même source et la même posture

du résistant, celle des « Amandiers » (l'un des magnifiques textes d'Albert Camus dans l'été qui suit Noces), devant des temps historiques si lourds et qui pourraient faire douter de tout. Aucun personnage de son œuvre n'incarne plus puissamment ce message que Morel dans « les Racines du ciel » : Morel dans son camp de prisonnier en Allemagne qui fait échapper en esprit ses compagnons en les faisant rêver aux troupes d'éléphants galopant dans la savane africaine ou à une femme très belle qui viendrait les visiter tous les soirs, Morel s'interposant contre tous pour protéger les derniers éléphants venus s'abreuver dans le seul lac encore en eau après une sécheresse dévastatrice, Morel qui à la fin du livre se fond dans la forêt pour rester libre. On pourrait aussi citer les résistants polonais dans « Education européenne » rassemblés autour d'un chef qui n'est qu'une idée, celle de la liberté bien sûr, qui les fédère. Personne ne peut tuer une idée et les occupants n'y peuvent rien. Avec Romain Gary, tout est possible et tout vous emporte au-delà des maux de la vie. C'est lui qui dans « les enchanteurs » nous rappelle que : « Un moment d'insouciance se glissa entre le marteau et l'enclume, c'est ainsi que la valse est née. Une panne des profondeurs, et la légèreté put enfin inspirer les hommes, le temps d'un air de violon ».

Bienvenue au violon de Romain Gary.

A la recherche de l'âme béarnaise, Docteur A. Saupiquet Philippe Arraou



L'ouvrage est introuvable sur le marché car épuisé depuis longtemps et jamais réédité, ce qui est fort dommage tant il serait utile à la culture de tout Béarnais, et en particulier des jeunes générations. Il a fait entrer le Docteur Saupiquet dans la légende de l'histoire littéraire du Béarn, avec son autre ouvrage « La ville de Pau, aux trois phases de son histoire ».

La préface de Léon Bérard est un petit chef d'œuvre littéraire en soi et un rapide traité du même sujet qui laisse penser qu'il aurait probablement aimé écrire l'ouvrage. Il en reprend les contours avec son style ciselé et sa culture profonde de l'histoire du Béarn, et il salue le travail littéraire et historiographique du médecin, exprimant son respect pour une profession qui sait faire « un bon apprentissage de la raison et de l'intelligence ».

Le Docteur Saupiquet s'est attaché à démontrer la continuité des traditions, lois et coutumes anciennes du Béarn à travers ses institutions et son Histoire, et la singularité de la culture politique béarnaise, depuis l'écriture des Fors de Béarn en 1188 jusqu'à aujourd'hui. On trouve par exemple des éléments d'une avant-garde de démocratie étonnante comme l'engagement du Seigneur de ne rien prendre à ses sujets sans leur consentement ou l'impossibilité de répondre à un appel aux armes tant que la guerre n'aura pas été approuvée et déclarée par les Etats de Béarn. Le rapport à l'autorité politique est très singulier pour un peuple né avec un puissant esprit d'indépendance et un attachement à sa liberté. On le baptiserait aujourd'hui de « contrat » passé entre des hommes libres et un chef qu'ils choisissent eux-mêmes, incluant très précisément le respect de leurs droits et de leurs libertés dans le cadre d'une éthique prévoyant sanctions et obligations mutuelles. Les exemples ne manquent pas de souverains ayant payé de leur propre vie le manque de respect au contrat. Ce modèle est très étonnant dans le contexte général de la féodalité de l'époque.

Deux chocs sont venus bousculer cette tradition. Le premier a été l'Édit d'Union à la Couronne de France de la souveraineté de Béarn en 1620. Le rattachement du

Béarn à la France n'a été consenti à Louis XIII qu'à la condition expresse du maintien des Fors, droits, franchises et immunités déclarés inviolables. Si le Béarn a accepté cet Edit de l'Union c'est bien parce que celui-ci préservait sa Constitution particulière. Il a manifesté son allégeance aux Rois de France, à la condition de respecter son statut propre, ce que tous ont juré par la suite, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, tous héritiers de ses propres souverains. Cette situation exceptionnelle dans le Royaume a fonctionné par l'entremise du Parlement de Navarre, avec une magistrature parlementaire qui s'arrogeait des pouvoirs politiques et administratifs contrevenants aux règles nationales, ce qui n'a pas manqué de créer des tensions avec les représentants impuissants de la puissance royale.

La seconde épreuve, et la dernière, puisqu'elle emportât avec elle les textes béarnais, fût la confrontation à la Révolution. Les idées des Béarnais n'allaient pas vers celles de Rousseau mais plutôt vers celles des « monarchiens » de la Constituante, disciples de Montesquieu, pour qui tout l'objet de la révolution consistait à fonder l'union du trône et de la liberté, ce qui s'est traduit par le refus de voter à la Convention la mort du Roi en janvier 1793 par les sept députés des Basses-Pyrénées. L'héritage politique de six siècles avait doté les mentalités d'un solide fonds de sagesse, sans pour autant empêcher un esprit critique. L'attente des Béarnais était de retrouver les fondements de leur constitution avec les droits et obligations réciproques du peuple et de son Seigneur dans le nouveau mode de gouvernement afin de répartir l'autorité entre des pouvoirs distincts et séparés qui se contrôlent, se limitent et s'équilibrent les uns les autres. Il peut paraître étonnant qu'un peuple indépendant et isolé, nourri par un libéralisme gouvernemental héritier d'un long passé de participation au pouvoir, ait pu s'accorder à un régime qui allait conduire à une centralisation autocratique. Les Béarnais ne se sont faits à l'idée de l'intégration dans le patrimoine national que lorsqu'ils ont obtenu la conviction d'y trouver leurs besoins innés de liberté et d'égalité et l'assurance que les principes de la Constitution qui s'élaborait pour la France s'accordaient à ceux qui ont régi la leur. C'est ainsi que l'indépendance politique et opérationnelle du Béarn se confondit dans la masse de la nouvelle construction politique nationale.

Quelle est donc cette âme béarnaise ? Vivant longtemps concentré sur lui-même en circuit fermé, le Béarn a su conserver, avec ses traditions et son statut politique particuliers, sa langue, ses mœurs et sa constitution sociale. Mais les Béarnais ont su dans les domaines économique, culturel et social s'adapter avec souplesse à l'évolution des modes de vie et des mœurs. Totalement intégré dans la communauté française en ayant vu disparaître son particularisme politique, le Béarn a conservé l'essentiel de ce qui caractérise sa personnalité. Son âme demeure telle que l'ont forgée huit siècles de lutte pour le maintien de ses traditions. Le libéralisme des Béarnais peut être tenu pour une forme de conservatisme avec un respect des traditions profondément enraciné. Mais au moins, ses citoyens, instruits par des siècles de régime représentatif, n'ont-ils pas eu à faire l'apprentissage de la démocratie. Un

long usage de la liberté leur a donné le sens du possible et du raisonnable. Leur attachement à la liberté passe avant celui de l'indépendance. Ils ont prouvé dans le temps qu'ils étaient capables de s'adapter à une forme de dépendance, du moment que leurs libertés étaient préservées. Ce sont des impératifs moraux qui caractérisent la structure psychologique du Béarnais. Et la liberté lui est si chère qu'il sait respecter celle d'autrui, ce qui a caractérisé l'organisation sociétale : liberté politique et administrative, libéralisme des conditions de travail et d'association, tolérance et éclectisme confessionnel, aversion pour toute forme d'agression. C'est ainsi que la liberté a nourri à travers l'Histoire, et ses affres, les bases de l'équilibre moral et social des Béarnais.

Les Pyrénées par monts et par mots

Balade littéraire du Pays basque au Pays catalan,

Textes recueillis et présentés par Jean-Paul AZAM (Ed. Cairn)

Par Pierre Peyré

Les Pyrénées par monts et par mots est un livre qui se feuillette comme un album d'où émergent, comme autant de pépites, les photos de lieux emblématiques accompagnés de textes signés de grandes plumes que nous pouvons ne pas avoir même soupçonnées, à ce rendez-vous kaléidoscopique de l'image et des lettres. Victor Hugo, Ernest Hemingway, Gustave Flaubert, Pierre Loti, Joseph Peyré, George Sand, Emile Zola, Colette, Ramond de Carbonnières, Henri Russell, Edmond Rostand, François Mauriac, Charles Baudelaire, Jean-Paul Sartre, Marc Levy, Rudyard Kipling, Julien Gracq, Charles Trenet... et tant d'autres sont ici convoqués.

Sur fond de récits personnels, d'évocations romanesques ou poétiques et d'émotions partagées, c'est à un vagabondage littéraire que Jean-Paul Azam invite le lecteur autant qu'il le guide en photographe averti et montagnard passionné, de cimes en cirques, du Pays basque jusqu'au Pays catalan.

Véritable chant à la splendeur universelle de nos montagnes, ce livre est un éloge à la puissance évocatrice des mots justes. Ceux qui touchent, résonnent et invitent au voyage intérieur. Des mots qui rappellent qu'il n'y a pas si longtemps, les Pyrénées furent « le théâtre de fuites éperdues vers la liberté pour échapper à la barbarie nazie ou aux troupes franquistes ». Mais de mots, au carrefour de l'histoire et de la géographie qui, s'ils évoquent de triste mémoire des lieux de résistance, dressent aussi le décor majestueux d'exploits sportifs et de souvenirs d'enfance inoubliables, drames et joies confondues, qui nous transportent et nous emportent du massif des Trois Couronnes au Canigou, en passant par le Pic mythique du Midi d'Ossau.

Peut-être qu'en parcourant cet album d'un cairn à l'autre des images et des textes qu'il nous offre, nous interrogerons-nous à la manière de Ramond de Carbonnières (1755-1827) : « *Mais quel est donc le charme secret de ces déserts ? Quel sentiment involontaire, profond, impérieux, m'arrête dans ces lieux où mes pareils n'ont pas établi leur empire ? Quel penchant irrésistible y ramène sans cesse ma pensée ou mes pas...* ».

Comme quoi le *Voyage au Mont Perdu* de ce père du pyrénéisme (à sa juste place dans l'ouvrage), ne sera pas perdu pour tout le monde. Et entre académiciens de Béarn, nous ne pouvons que nous réjouir qu'il soit ainsi paru.

CONFÉRENCE

Conférence du 24 juin Marie-Ange Gerbal

Pierre Loti, voyageur inspiré

Née... à Lourdes..., pyrénéenne de cœur, toujours attachée à sa région d'origine, bien qu'ayant beaucoup voyagé dans sa vie jusques et y compris en Nouvelle-Calédonie où elle exerçait sa mission de magistrat financier dans la Grande Terre à Nouméa avant de prendre sa retraite dans sa maison familiale au pied des Pyrénées, celle qui eut le privilège d'exercer la fonction¹ de Secrétaire générale du Syndicat des Juridictions Financières pendant 6 ans et membre élue du Conseil Supérieur des chambres des comptes pendant 3 ans, sous la présidence de Philippe Seguin, a déposé ses livres de contrôle et d'expertise pour se consacrer à son autre passion : la littérature, singulièrement celle de voyages qui l'a menée à devenir présidente de l'Association internationale des amis de Pierre Loti.

LOTI, OU LA NOSTALGIE ENCHANTÉE.

"Présenter un homme aux facettes multiples comme Pierre Loti, est une chose passionnante tant cet esprit étonnamment libre pour le XIX^e siècle - et l'emploi qu'il occupait comme officier de marine - a su s'affranchir des œillères de son époque pour voir le monde autrement que ses contemporains. Levi-Strauss du reste ne s'y était pas trompé qui voyait en lui un ethnologue à l'écoute des cultures, des arts, des paysages, des hommes comme des animaux différents de nous. De surcroît cet homme doué d'une plume élégante et d'un œil formé à la peinture a su, dans ses romans, nous raconter ce que d'ordinaire le peintre voit et nous donne à voir dans ses tableaux. Beaucoup plus important que ce qu'on pensa de lui longtemps, en raison de son originalité, on redécouvre aujourd'hui un Loti tout à fait contemporain qui parle à notre époque".



Du 7 juin au 25 septembre 2021, la médiathèque de Bayonne propose une exposition consacrée à Pierre Loti au Pays Basque, et le vendredi 11 juin à 18h, toujours à la médiathèque, Jean-Louis Marçot donnera une conférence intitulée « Pierre Loti, inventeur de l'âme basque ».

Pour en savoir plus : <http://pierreloti.eu/>

EXPOSITION A LA MÉDIATHÈQUE DE BAYONNE

> DU 25 JUIN AU 27 SEPTEMBRE

« PIERRE LOTI AU PAYS BASQUE »

10 rue des gouverneurs Bayonne